PQ
2391
.Z5V6
1911

Digitized by the Internet Archive
in 2011 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/saintebeuvelhomm00voiz

Universitas
BIBLIOTHECA
Haviensis

III q 57
III d 20
III F 24
1648

SAINTE-BEUVE

L'HOMME ET L'ŒUVRE

ÉTUDE MÉDICO-PSYCHOLOGIQUE

Lyon. — Imprimerie A. Rey, 4, rue Gentil — 60.026

Universitas
BIBLIOTHECA
Ottaviensis

Sainte-Beuve intime et familier.

(Cliché communiqué par M. J. Troubat)

Dr Francis VOIZARD
Elève de l'Ecole du Service de Santé Militaire.

SAINTE-BEUVE

L'HOMME ET L'ŒUVRE

ÉTUDE MÉDICO-PSYCHOLOGIQUE

AVEC UNE PRÉFACE

de M. Jules TROUBAT, dernier secrétaire de Sainte-Beuve

GRANDE LIBRAIRIE MÉDICALE, SCIENTIFIQUE ET INDUSTRIELLE

A. MALOINE

PARIS
25-27, Rue de l'Ecole-de-Médecine

LYON
Rue de la Charité, 6

1911

Universitas
BIBLIOTHECA
Ottaviensis

PQ
2391
Z5V6
1911

PRÉFACE

Vous aurez à corriger mes épreuves toute votre vie, me disait un jour Sainte-Beuve; et en effet, depuis quarante ans qu'il est mort, toute ma vie n'a été remplie que de la sienne, car on s'enferme en Sainte-Beuve, une fois qu'on y est entré, comme dans une Encyclopédie vivante, qui peut suffire à la nourriture intellectuelle de toute une génération d'affamés. C'est un vaste grenier d'abondance que l'œuvre de Sainte-Beuve, et nul ne l'a encore mieux définie que Coppée, dans le discours qu'il prononça, le 19 juin 1898, à l'inauguration du buste du grand critique dans le jardin du Luxembourg, où il disait :

« Sainte-Beuve sait tout, goûte et pénètre tout! Rien ne le surprend. Il a, sur toutes choses, des trésors d'idées et d'aperçus, des mines inépuisables de notes et de documents. A peine a-t-il démonté, avec une adresse d'horloger, la machine compliquée qu'est le cerveau d'un philosophe, qu'il saisit ses crayons de couleur et ressuscite, au pastel, une séduisante figure de femme. Tout à l'heure il était installé dévotement,

avec Louis XIV et sa cour, devant la chaire où Bossuet faisait retentir les grandes orgues de son éloquence ; et voilà maintenant qu'il s'amuse, sous le chèvrefeuille d'une guinguette, à écouter les refrains de Désaugiers. Hier, le long d'un mélancolique bandeau de tilleuls, à Port-Royal-des-Champs, il se promenait dans l'austère compagnie de « ces Messieurs » ; aujourd'hui, assis dans un raide fauteuil à têtes de sphinx, de l'Abbaye-aux-Bois, il observe avec ironie le majestueux ennui du vieux René. Véritable Protée de l'intelligence, il débrouille une intrigue diplomatique comme s'il avait eu sa place au tapis vert de tous les congrès, et il raconte une bataille de Napoléon, comme s'il l'avait suivie, l'œil à la fameuse lunette d'approche appuyée sur l'épaule d'un chasseur de la garde. Prenez, vous dis-je, prenez n'importe quel tome de Sainte-Beuve, vous ne le fermerez pas de sitôt, et vous sortirez toujours de cette lecture instruit et charmé. »

M. le professeur Lacassagne, de Lyon, ne me démentira pas, si j'ajoute qu'on vit dans Sainte-Beuve comme dans Montaigne : M. le Dr Armaingaud, de Bordeaux, non plus, lui qui s'est fait de Montaigne une tour d'ivoire, comme Sainte-Beuve a dit d'Alfred de Vigny dans un vers dont on a tellement abusé qu'on ne sait plus de qui il est. Il est de Sainte-Beuve, poète.

La comparaison avec Montaigne étonnera et choquera peut-être même les esprits prévenus. C'est

toujours ainsi quand on rapproche un moderne d'un ancien. Sainte-Beuve est encore trop près de nous pour qu'on puisse apprécier la justesse du rapport. C'est la même pondération d'esprit, la même sagesse de jugement : le mot *sage* s'applique parfaitement à l'un et à l'autre, et il est justifié par l'étymologie du mot : *sapiens*, savant; mais ce mot de *savant* prête à double sens. Celui qui ne *sait* que par les Lettres n'a pas la science infuse; il peut être un profond érudit, un archéologue versé dans la connaissance des pierres, un bibliophile même, expert en livre rares, comme un lapidaire en bijouterie; il n'est pas le savant complet, le vrai savant. Ce qui lui manque, ce sont les sciences proprement dites, celles dont Sainte-Beuve conseillait l'étude aux étudiants qui vinrent le féliciter un jour et faire une ovation devant sa porte, à la suite de son discours du Sénat, où il avait défendu justement la Faculté de Médecine de Paris, et s'y était montré lui-même reconnaissant de l'enseignement qu'il y avait reçu.

« C'est à elle, proclamait-il à la tribune de la haute assemblée, le 19 mai 1868, c'est à elle que je dois l'esprit de philosophie, l'amour de l'exactitude et de la réalité physiologique, le peu de bonne méthode qui a pu passer dans mes écrits, même littéraires. C'est bien le moins que je vienne rendre témoignage pour elle et la défendre aujourd'hui. »

C'est dans un même esprit scientifique qu'il me conseillait un jour d'apprendre l'allemand; et il citait

à ce propos le grand Burnouf qui, toutes les fois qu'il se trouvait en présence de quelque difficulté philologique, disait : « Traitons-la par l'acide prussique », et il consultait les Allemands, dont il avait sa bibliothèque pourvue. J'ai connu chez Sainte-Beuve le savant Frédéric Baudry, de la Bibliothèque Mazarine, que la botanique avait conduit à l'étude de l'origine du langage, et qui y excellait. C'est toujours le même principe, qui part des sciences naturelles auxquelles une précision est déjà acquise, pour créer une base aux sciences incertaines, comme toutes celles qui ne procèdent pas directement de la nature physique. C'est à celles-là que Sainte-Beuve recommandait aux étudiants qui l'acclamaient de se reporter sans cesse.

« Il y a longtemps que je l'ai pensé : la seule garantie de l'avenir, d'un avenir de progrès, de vigueur et d'honneur pour notre nation, est dans l'étude, — et surtout dans l'étude des sciences naturelles, physiques, chimiques et de la physiologie. C'est par là que bien des idées vagues ou fausses s'éclaircissent ou se rectifient : que dans un temps prochain et futur, bien des questions futiles ou dangereuses se trouveront graduellement et insensiblement diminuées, et, qui sait? finalement éliminées. Ce n'est pas seulement l'hygiène physique de l'humanité qui y gagnera, c'est son hygiène morale. A cet égard il y a encore beaucoup à faire... »

Sainte-Beuve n'était peut-être pas très partisan du retour au latin et au grec obligatoires, et je crois bien

qu'il se serait contenté, sans les exclure absolument de l'enseignement secondaire, de deux écoles, analogues à celles de Saint-Cyr et de Saint-Maixent dans l'armée, qui permissent l'accès des carrières libérales à toutes les vocations, dans quelque rang social, fortuné ou non, que la destinée les eût fait naître. Cela ne l'empêchait pas d'être un grand hellénisté, de lire l'*Iliade* et l'*Enéide* dans le texte, et d'admirer beaucoup Racine, comme un profond psychologue : mais il ne séparait pas la psychologie de la physiologie, sans s'être jamais donné les airs d'être matérialiste. Qu'était-il au fond ? On l'a dit sceptique : il n'était que scientifique et n'admettait rien en dehors de la science démontrée et certaine. Il la cachait sous des fleurs dans ses écrits, professant que le littérateur, dont ce n'était ni le talent ni le métier, ne devait pas faire étalage d'appareils de laboratoire dans une œuvre destinée à un public qui n'y était nullement préparé : que la science devait y entrer comme donnée, mais ne devait pas s'y sentir. Il était resté carabin et ne l'affichait pas.

Il fit honneur à ses études médicales dans la littérature, et le Dr Cabanès a eu doublement raison de le revendiquer comme confrère : mais Joseph Delorme, qui rêvait

Sur sa table d'un lait, dans son lit d'un œil noir,

ne s'attendait pas à être un jour le sujet d'une thèse de doctorat en médecine : il n'imaginait pas

si proche une science de pénétration issue de sa propre méthode, qui consisterait à lire dans les esprits et dans le sien, en particulier, dont la curiosité, selon sa propre expression, était celle d'un Argus, qui aurait eu des yeux tout autour de la tête, pour tout voir, ne rien laisser échapper à son investigation directe : c'eut été pour lui le critique accompli.

La psychiatrie, c'est-à-dire, selon l'idée que je m'en fais, l'application de rayons X, que ne crée pas la matière, à la sécrétion de la pensée, qu'on ne se figurait qu'immatérielle jusqu'alors, ne pouvait prendre un point plus compliqué d'observation et d'étude que Sainte-Beuve. Quelqu'un qui regardait attentivement sa photographie, s'écria un jour : « C'est le portrait d'un médecin. » La lèvre fine et souriante, le regard scrutateur, la calotte légèrement inclinée sur le front, firent ajouter : « Un médecin des esprits. » Il l'était en effet, mais cette fois il va subir l'épreuve qu'il fit tant subir à d'autres, et c'est la science à laquelle il a tant emprunté qui le lui rend.

Je ne pouvais qu'approuver et encourager M. Francis Voizard. Je trouvais dans son sujet de thèse la confirmation de ce que Sainte-Beuve avait dit d'une science nouvelle, qui apprendrait à mieux connaître les différentes natures d'esprits et à les diviser par familles. « Un jour viendra, disait-il, que je crois avoir entrevu dans le cours de mes observations, un jour où la science sera constituée, où les grandes familles d'esprits et leurs principales divisions seront déter-

minées et connues. Alors le principal caractère d'un esprit étant donné, on pourra en déduire plusieurs autres[1]. »

Taine a dit que Sainte-Beuve lui-même était l'inventeur de cette science, qui entre aujourd'hui dans la voie expérimentale, par des moyens qui ne sont plus ceux du moraliste pur et simple, mais du savant armé de tous les instruments de précision, qui fixent une vraie science.

Jules TROUBAT.

[1] *Nouveaux Lundis*, t. III, Chateaubriand jugé par un ami intime, 1862.

SAINTE-BEUVE

L'HOMME ET L'ŒUVRE

ÉTUDE MÉDICO-PSYCHOLOGIQUE

INTRODUCTION

« On a pris l'habitude de parler un peu trop facilement de la malignité et même de la jalousie et de l'envie de Sainte-Beuve[1]. » L'autorité de M. Jules Lemaître n'a pas encore suffi à faire perdre cette habitude ; nous avons trouvé dans une conférence récente le qualificatif de « concierge de marque », à l'adresse de l'auteur des *Lundis;* ce n'est pas à nous de flétrir cette fâcheuse coutume qui consiste à perpétuer des légendes, sans contrôle sévère; mais qu'il nous soit permis d'exprimer humblement la peine, l'angoisse que nous avons ressentie à la lecture de nombreux ouvrages écrits sur Sainte-Beuve; qu'il nous soit permis de dire combien nous regrettons de manquer d'armes assez convaincantes, pour dessiller les yeux de ceux qui n'ont pas su voir dans l'œuvre de Sainte-

[1] Jules Lemaître, Société des Conférences : *les Péchés de Sainte-Beuve* (13 janvier 1911).

Beuve sa beauté et sa fécondité ; nous nous en consolons difficilement, mais nous sommes sûr d'avoir pour nous du moins tous les médecins, parce qu'ils connaissent par expérience ce que leur ont valu, à maintes reprises, les qualités inhérentes au métier, et que, d'autre part, ils savent que Sainte-Beuve était un confrère et resta leur confrère jusque dans son œuvre.

Voilà pourquoi nous présentons cette défense ; Sainte-Beuve est un maître en médecine, comme il est un maître ès lettres, et pour la même raison, parce que son œuvre « c'est de la vie, de la vie vraie ; or, rien n'est plus intéressant (ni plus médical) que la vie elle-même, fût-ce celle de l'homme le plus vulgaire[1] ». « Le vrai, le vrai seul » fut la devise du grand critique.

Par là déjà Sainte-Beuve nous appartient ; mais encore il est venu parmi nous à l'Ecole de Paris, afin d'atteindre plus sûrement la vérité, et lutter contre la routine impérieuse, au courant de laquelle il ne voulait pas à tout prix se laisser entraîner. Il s'était préparé à son stage médical « par le XVIIIe siècle le plus avancé, par Tracy, Daunou, Lamark et la physiologie ». Il avait puisé près des philosophes scientifiques et des biologistes des idées générales et des aspirations. Il y avait appris que la psychologie devait quitter son terrain de pugilats purement intellectuels à forme brillante, mais à base précaire, et prendre rang au milieu des sciences. Il fallait donc aller demander aux anatomistes et physiologistes une méthode et des faits expérimentaux, profiter des acquisitions du labo-

[1] Jules Lemaître, Société des Conférences : *les Péchés de Sainte-Beuve* (13 janvier 1911).

ratoire, de la salle de dissection, en un mot, apprendre ce qu'est un organisme et en étudier chaque pièce dans sa constitution et ses fonctions. Lamark, Tracy, Daunou l'avaient envoyé à l'Ecole où l'*a priori* n'a pas de place, où l'inconnaissable n'existe pas, mais où l'inconnu, quoiqu'il cache parcimonieusement ses trésors, laisse creuser dans sa mine par des travailleurs patients et méthodiques.

« Donc, qu'il en soit du monde moral, comme il en est aujourd'hui de l'univers et du ciel physique. Les physiciens, les astronomes, les navigateurs observent à chaque instant les variations de l'atmosphère, la latitude des étoiles. Ces observations multipliées s'enchaînent et leur ensemble aide à découvrir ou à vérifier des lois. Faisons quelque chose d'analogue dans le monde de l'esprit et de la société[1]. »

Sainte-Beuve dira cela un jour ; il aura l'idée de faire de la critique littéraire une œuvre fondée sur la vérité, sur la science, sur la médecine. Il utilisera les découvertes de Gall, de Magendie, des physiologistes et des psychiatres pour l'étude de la littérature parce qu'il aura appris à considérer l'œuvre de l'écrivain comme une production de son cerveau, à ne jamais séparer la sécrétion de l'organe, si j'ose dire, comme feraient le physiologiste ou le pathologiste d'une glande saine ou malade. Il n'oubliera pas qu'un cerveau peut subir un développement plus ou moins complet ; qu'il peut, d'autre part, être influencé par l'adaptation au milieu ambiant ou par la lutte contre les produits organiques

[1] Sainte-Beuve, *Causeries du lundi : Etude sur Balzac.*

qui l'imbibent; qu'il est capable enfin d'utiliser de façons très diverses les sensations qu'il centralise, si variables elles-mêmes pour chaque individu. En somme, il sera toujours guidé par ce principe, que le milieu, l'hérédité, l'état de l'organisme, la maladie, la santé rejaillissent sur la fonction cérébrale, donc sur l'œuvre. S'agit-il d'un poète, d'un romancier, d'un historien, « la personne de l'écrivain s'engage et s'accuse d'elle-même jusque dans ses œuvres; il ne les écrit pas seulement avec sa pure pensée, mais avec son sang et ses muscles. La physiologie et l'hygiène de l'écrivain sont devenues un des chapitres indispensables dans l'analyse qu'on fait de son talent[1] ».

Pour cette analyse, la médecine seule, la grande curieuse, pouvait fournir une méthode, la méthode qui nous est chère et familière parce qu'analytique (autant dire simple), et transmise par une génération de savants qui l'ont rendue féconde. Le meilleur moyen de connaître un esprit, n'est-ce pas de rechercher non seulement de quelle façon il s'est formé, il s'est éduqué, mais de bien noter, à l'aide d'un cadre fait d'avance et complet, les caractères du corps qui le porte, sa race, sa constitution, ses anomalies et ses tares, son état avant et pendant la confection de l'œuvre? Cette méthode, Sainte-Beuve l'a adoptée comme sienne et, pour sa part, en a montré la puissance et lui a prouvé son attachement. « Anatomistes et physiologistes, disait-il, je vous retrouve partout[2]..... » Ce sont maintenant les médecins qui vont à lui avec, à leur tête,

[1] Sainte-Beuve, *C. L. : Etude sur Balzac.*
[2] Sainte-Beuve, *Nouveaux Lundis*, VI.

M. le Dr Cabanés qui, en réclamant le grand critique pour l'incorporer dans sa liste brillante des « évadés de la médecine », a honoré une fois de plus notre grande famille, en même temps qu'il a acquis de nouveaux admirateurs à la gloire de Sainte-Beuve. Nous ne souhaiterions qu'un bonheur, c'est d'apporter encore un hommage modeste à Sainte-Beuve en montrant par le détail qu'il ne fut pas un curieux malicieux, mais un maître consciencieux, scrupuleux et novateur, parce que pénétré de l'esprit médical. M. Jules Troubat nous écrivait : « C'est un sujet sur lequel je n'ai peut-être pas la compétence suffisante, je n'en ai que l'intuition. » Au risque de paraître prétentieux, nous voudrions essayer de changer cette intuition en conviction.

Sainte-Beuve a fait des études médicales : nous rechercherons donc ses acquisitions, l'application qu'il en a faite à la critique littéraire, et nous prouverons enfin que ses œuvres ont droit à une place d'honneur dans les archives de la médecine. Avant d'en arriver aux écrits, nous nous arrêterons longuement sur la psychologie de l'auteur, afin d'appuyer nos idées sur des faits, et d'obéir aux principes médicaux que Sainte-Beuve lui-même a respectés et transportés dans son domaine.

I. — L'HOMME

1° ANTÉCÉDENTS. — JEUNESSE

Il est en général nécessaire, pour la détermination d'un talent, ou d'un génie, d'exposer la biographie détaillée du personnage mis à l'étude ; mais, dans le cas présent, l'œuvre est accomplie par tout un ensemble d'auteurs que nous ne pourrions que répéter ; du reste, la place nous manque pour nous étendre. Aussi nous bornerons-nous à mettre en valeur les conditions de la vie de Sainte-Beuve qui ont donné à la méthode de l'écrivain ses caractères scientifiques et médicaux.

***

Antécédents héréditaires. — La vie est une lutte continue, dans laquelle l'individu, constamment en garde contre des forces variées, varie lui-même ses moyens de défense ou d'adaptation suivant l'attaque ; il en résulte que l'homme, pris aux diverses époques de son existence, est différent de lui-même. La vie de Sainte-Beuve, examinée dans son ensemble, nous en fournit un merveilleux exemple ; elle est d'autant

plus curieuse qu'un observateur peut y suivre pas à pas l'évolution d'un esprit supérieur et attrayant ; elle captive, parce qu'elle est le théâtre de combats acharnés entre plusieurs tendances impérieuses, dont quelques-unes seulement triomphent, mais au prix de quelles blessures! Elle laisse un regret enfin, parce qu'elle n'a pas permis à son héros d'obtenir, même de nos jours, la récompense qu'il méritait.

Sainte-Beuve eut une vie douloureuse et de très bonne heure : il vint au monde dans une maison en deuil. Son père, Charles-François de Sainte-Beuve, était mort deux mois avant sa naissance ; il s'était marié sur le tard, la cinquantaine passée, à cause d'objections apportées par la famille de sa fiancée ; il avait mené longtemps la vie de célibataire, il était arthritique ; il succomba à une esquinancie. Ce fut pour son fils une grande perte ; M. de Sainte Beuve était en effet très respecté à Boulogne-sur-Mer, non seulement parce qu'il occupait une haute situation administrative à la tête des octrois de la ville, mais parce qu'il en imposait par son érudition. Il laissa la réputation d'un lettré finement épris des Anciens, qui cultivait au même titre Horace, Virgile et Homère, et laissait tomber quelquefois des pensées dignes d'un philosophe ; il en émailla les marges mêmes de ses textes favoris. L'ascendance des de Sainte-Beuve n'en imposait pas moins : la famille, originaire de Normandie, avait donné des gentilshommes valeureux, dont un guerrier des Croisades. Elle envoya une branche en Picardie qui fournit des administrateurs distingués et des prêtres : notre sujet en est issu ; la branche normande

s'éteignit avec le docteur janséniste Jacques de Sainte-Beuve [1].

Le Directeur des octrois de Boulogne avait épousé, en mars 1804, Mlle Augustine Coillot, fille d'un marin et d'une Anglaise. Elle dut être frappée douloureusement par la mort de son mari, mais appela ce fonds d'énergie et de résignation dans la tristesse qui caractérise les populations septentrionales et maritimes, pour porter, mettre au monde et élever son fils. On dit qu'elle était froide mais très aimante ; elle avait encore « de la finesse d'esprit, du bon sens, et beaucoup de tact [2] » ; sa froideur raisonnable s'illustrait très rarement d'emportements, d'ailleurs vite tempérés, de « bourrasques », comme elle disait. Nous la retrouverons en beaucoup d'endroits dans son fils lui-même.

*
* *

Enfance. — Le petit Charles-Augustin Sainte-Beuve, né le 23 décembre 1804, fut entouré de soins empressés, non seulement par sa mère, mais par une de ses tantes paternelles. Veuve aussi, la tante Marie-Thérèse était venue s'établir à Boulogne, unir ses qualités et sa bourse à celles de la famille désemparée et prendre part à l'éducation du nouveau venu. Elle prit surtout au sérieux la fonction de rattacher l'orphelin au souvenir de son père ; la trace laissée par elle fut si longtemps vivante, que nous la retrouverons dans *les Consolations*.

[1] Voir : Léon Séché, *Sainte-Beuve*, I, son esprit, ses idées ; et Ritter, *Bulletin de l'Institut Genevois*, t., 38, 1909.

[2] J. Troubat, *Essais critiques*.

Dans ma ville natale, à Boulogne-sur-Mer,
Elle m'y racontait souvent, pour me distraire,
Son enfance et les jeux de mon père, son frère,
. . . . . .
Et ce qu'aimait surtout sa mémoire fidèle
C'était de me conter leurs destins entraînés
Loin du bourg paternel où tous deux étaient nés[1].

La vie du bourg paternel devait être plus gaie que celle de la petite maison de Boulogne : « silence, régularité, travail et prière » ; il y a peu de quoi éclairer l'imagination des premières années. Les grandes distractions sont les visites aux voisins avec lesquels on parle encore des ambitions de Napoléon : le petit port de Boulogne en est toujours très fier ; mais chez elle, la maman rêve et s'attriste. L'enfant manque de frère pour partager ses jeux et ses ébats, il grandit, sans connaître la joie bruyante de la jeunesse, et ne commence réellement sa vie extérieure qu'à son entrée dans la pension Blériot.

Il avait huit ans ; là il rencontra un ami, mais, c'était « un enfant pur et studieux, destiné à devenir un prêtre savant et des plus dignes », je veux dire le futur abbé Barbe[2] ; il ne pouvait en trouver d'autres. Tous deux étonnaient par leur sérieux ; ils s'éloignaient pour entamer plus librement de longues discussions, particulièrement sur les questions religieuses. On peut dire que ces discussions se continuèrent jusqu'à la mort de l'abbé, car la correspondance de Sainte-Beuve en témoigne ; le critique, même devenu sceptique, garda

[1] Sainte-Beuve, Poésies complètes : *les Consolations.*
[2] François Morand : *les Jeunes années de Sainte-Beuve.*

l'affection de Barbe et fut toujours heureux de trouver dans la sagesse et la discrétion de son ami un appui à ses défaillances et un tombeau à ses secrets.

A l'institution laïque Blériot, le petit Charles-Augustin était surnommé « le philosophe » ; il imposait le respect à ses camarades, parce qu'il se montrait brillant élève et remportait tous les prix de sa classe. Il y termina sa seconde ou sa rhétorique, âgé à peine de quatorze ans et y laissa l'impression d'une intelligence précoce; il joignait à cette qualité une grande ferveur religieuse qui, à sa première communion, semble avoir pris de fortes proportions.

Triste, rêveur, aimant et recherchant cette tristesse rêveuse, se laissant entraîner à des réflexions sévères en compagnie de son ami Barbe ou dans la solitude, croyant et croyant pratiquant, timide et craintif, il se rend à Paris en 1818 pour achever ses études. Il entre en contact avec une jeunesse plus active, plus ambitieuse, plus avertie, parce que plus près de la vie affairée. Il regrette Boulogne, l'affection de sa mère, la compagnie de son ami, mais se jette dans le courant de travail acharné et plein d'espoir qui caractérise ceux qui l'entourent. Il se console à chaque vacance, où il revient à la maison natale pour y revivre la vie d'enfance; pendant ce temps, il multiplie les visites au château du vieil ami de son père, il frôle la jeune fille « blonde, timide et rougissant chaque année à son retour ». Il prolonge ses promenades dans les bois et le long de la mer; mais un nouveau sentiment l'occupe dont il a peur : c'est l'âge de la puberté, du malaise léger et vague, mais agréable qucique honteux. Alors notre

adolescent fuit de honte, quand il croit son « naissant désir » apparent, mais il se plaît à le retrouver et à l'analyser quand il est seul, d'autant que sa nature est loin de s'y opposer : ses lectures préférées, le IVe livre de l'*Enéide*, Horace, Ovide et les poètes latins de la décadence, témoignent de cette recherche.

*
* *

Instruction. — Cependant, son amour pour les lettres se développe, il possède là un puissant aiguillon au travail et profite à merveille des leçons de ses nouveaux maîtres, à Charlemagne et au collège Bourbon. Les lettres, la philosophie, l'histoire le tentent tour à tour. Son intelligence s'adapte à toutes les matières indistinctement. Le jeune Saint-Beuve remporte des succès brillants au concours général et reçoit à la fin de sa philosophie une médaille spéciale du Ministère de l'Instruction publique : c'était signaler son aptitude aux discussions philosophiques. Il faut dire que son maître de pension, Landry, avait déjà remarqué ses facultés de raisonnement : ce brave homme, dont Sainte-Beuve a gardé un excellent souvenir, prenait plaisir à convier son jeune élève à sa table, pour se livrer plus aisément avec lui à des joutes d'esprit, où chaque parti, malgré la différence d'âge et de connaissances, tenait un même rang. C'est là que le collégien fit la connaissance de son compatriote Daunou, qui le présenta à Destutt de Tracy et à d'autres savants de l'époque : ces messieurs engagèrent Sainte-Beuve à suivre les cours de l'Athénée, où, disaient-ils, il trouverait un heureux

complément aux études élémentaires qu'il avait déjà faites. M. Landry ayant toute confiance dans la conduite et le travail de son pensionnaire, facilita la besogne, en lui laissant la bride sur le cou. Les cours de l'Athénée avaient lieu le soir et notre « philosophe » n'y manquait pas.

Epoque scientifique. — Sainte-Beuve est un des rares écrivains, au moins de son temps, qui, dès leur jeunesse, aient compris l'utilité de compléter d'excellentes études littéraires par un stage dans le milieu scientifique : c'est là un grand mérite. Je sais bien que le mouvement scientifique de l'époque ne pouvait manquer d'entraîner un esprit curieux de savoir et d'apprendre, mais Sainte-Beuve ne ménagea pas son enthousiasme. Retracer la grande révolution scientifique de la fin du XVIIIe siècle et du XIXe demanderait une plume autrement autorisée, mais l'on comprend sans peine que vers 1820 le terrain était préparé pour une culture florissante. Depuis que Bichat avait fondé l'anatomie générale et la physiologie générale, que Lamark avait jeté les bases de la théorie de l'évolution, que Cuvier avait montré tout le profit que la science pouvait tirer de la comparaison des espèces, que Gall enfin avait localisé au cerveau les facultés intellectuelles et morales, Cabanis pouvait établir les premiers rapports du physique et du moral, de Blainville développer l'idée de l'unité du règne animal et Magendie se lancer dans la description minutieuse de la structure et des fonctions du système nerveux ; les bases établies, l'édifice pouvait s'élever, les travées fondamentales de la science se développer. A quelle meil-

leure école pouvait-on apprendre qu'il faut « être philosophe, mais ne pas faire de philosophie »? Dans quel milieu pouvait-on mieux se préparer à comprendre l'étendue et l'utilité, la beauté, en un mot, de l'histoire naturelle de l'homme, de la médecine? Est-ce que tout travailleur supérieur, qu'il soit juriste, pédagogue ou littérateur psychologue, ne gagnerait pas à se faire avant tout médecin, puisque chacune de ses pensées, chacun de ses actes doit s'appliquer à l'homme? C'est évidemment à ce principe que Daunou et de Tracy se rendaient quand ils conseillaient leur protégé. Sainte-Beuve leur obéit et, plus tard, bien des années après, put dire : « Ma première jeunesse, du moment que j'avais commencé à réfléchir, avait été toute philosophique et d'une philosophie positive en accord avec les études physiologiques et médicales auxquelles je me destinais[1] ».

Etudes médicales. — Les visées pratiques de sa mère, la nécessité d'acquérir une situation de bon placement ont pu, certes, influer aussi sur la décision prise. Bref, le fait est là : notre sujet, à ses vingt ans, à l'âge où la malléabilité de l'esprit atteint son maximum, entre à l'Ecole de Médecine de Paris, dissèque, expérimente, ausculte, et, par surcroît, prend contact avec les misères du monde. Pendant quatre ans, Sainte-Beuve touche les plaies, entend les malades pleurer leur douleur, sent des vies quitter des corps, mais se pénètre de la structure d'un organisme et de l'ordonnance de ses fonctions. Il a fallu les difficultés pécu-

[1] Sainte-Beuve, *Portraits de femmes :* article sur La Rochefoucauld.

niaires qu'entraînent souvent des études aussi coûteuses, en même temps que le dégoût d'un métier qui a ses revers et l'absence d'un maître auquel il pût s'attacher et demander du renfort contre les défaillances de sa sensibilité, pour que Sainte-Beuve abandonnât la carrière médicale. Il n'avait d'ailleurs pas besoin d'embrasser cette carrière pour déterminer chez lui la désespérance qui paralyse tant de courages, puisqu'auparavant déjà, il portait la maladie du siècle, la « mélancolie » romantique qu'il gardera toute son existence.

*
* *

Psychisme. — Notons qu'à cet âge de Sainte-Beuve, vingt à vingt-quatre ans, nous trouvons en lui le germe de tous ses traits caractéristiques. Il est jeune, il sait peu de choses de la vie, et il cherche sa voie : c'est nu de toute enveloppe artificielle que notre sujet se montre encore. Les caractères dominants ne sont pas, sans doute, parfaitement développés, mais ils apparaissent au moins d'une façon suffisante pour nous aider à démêler la psychologie complexe de l'homme adulte.

Or, voici ce qui nous semble : au point de vue religieux, le côtoiement des matérialistes de la Faculté a produit un revirement, probablement lent et laborieux, mais enfin le catholicisme est abandonné pour le moment. L'amour pour les femmes se dessine nettement : on regrette la beauté voilée qui émouvait tant aux jeunes années, on essaie de l'amour charnel, sans

pouvoir chasser cette rêverie triste et obsédante qui fait souffrir. Cependant, l'amour au travail ne faiblit pas, aiguillonné qu'il est par l'ambition acquise après les succès du collège et par le voisinage de lettrés et de philosophes renommés. La timidité de l'enfance due à l'éducation par des femmes et à l'isolement a d'ailleurs disparu devant les nécessités de la vie et s'est transformée en bonne grâce, politesse à toute épreuve, amabilité souriante. Sainte-Beuve est ambitieux : il est taillé pour la lutte, mais où va-t-il diriger ses coups? Pris entre l'intérêt des études scientifiques si riches de problèmes et son attrait pour les belles-lettres, il se débat contre les nécessités et ses penchants, il se fait un temps violence pour rester à la médecine, mais ne résiste pas à la littérature et fait les premiers pas sur le plateau des lettres en 1827.

2° AGE VIRIL

De 1827 à 1848, on peut dire que Sainte-Beuve traverse une période de formation : il veut apprendre, il veut acquérir. Servi par une formidable mémoire, une grande intelligence, et le désir ardent d'arriver, il évolue dans tous les milieux, se promène en observateur partout où il sait trouver une pâture à son esprit, et tire de ses études, grâce à son talent de critique scientifique, les merveilleux articles et ouvrages qui constituent son œuvre. Certains auteurs ont voulu démontrer, de bonne ou de mauvaise foi, que le grand critique était né disciple, qu'il s'adaptait facilement à

toutes les idées d'autrui, qu'il les adoptait comme siennes, mais sans jamais émettre d'idées personnelles : on a dit aussi que, suivant que ses passions, ses instincts, ses facultés dominantes étaient servis par l'adoption de conduites nouvelles, il avait varié aux différentes époques de sa vie ses actes, ses opinions, avec autant de facilité qu'auparavant il s'était imprégné des influences mises à sa portée. Nous ne le croyons pas. Sans doute notre personnage marqua parfois de l'hésitation dans les partis à prendre; sans doute, il crut souvent trouver la paix de son âme, presque toujours tourmentée, en essayant de démolir ce qu'il avait précédemment édifié. Mais il ne faisait que des essais, et s'échappait quand il se sentait près d'être pris ou de se contredire ; encore n'aurait-il pas laissé là sa conviction profonde. En somme, avec sa grande finesse, il paraissait se donner un maître, pour éviter d'être traité en suspect, mais il prenait tout ce qu'il pouvait sans jamais se donner ; c'est un côté de son talent, qu'il compléta par son don d'observateur et sa puissance de travail. Il ne tente de se fixer nulle part, sauf peut-être au début, pendant son séjour au Cénacle, mais pour des raisons particulières. Faut-il attribuer cette espèce d'instabilité aux formidables connaissances qu'il possédait ? On dit que le doute est le lot des grands travailleurs.

*
* *

Sainte-Beuve dans la société. — C'est au journal *le Globe*, dirigé par son ancien professeur de rhétorique, Dubois, que Sainte-Beuve s'essaie : là, il n'est encore

qu'« officier subalterne », il fait son apprentissage d'écrivain sous la férule quelquefois sévère du maître, et lance quelques articles qui font du bruit. A ce moment se dessine le nouveau mouvement littéraire qui prendra corps en 1830 : *le Globe* le devine et l'aide à tracer son chemin. Sainte-Beuve lui-même entre en relation avec Victor Hugo, à la suite d'un article consacré aux *Odes et Ballades*. Sur ces entrefaites, il rompt bruyamment avec M. Dubois, et est libre d'aller se joindre au Cénacle.

Il étudie la poésie en théoricien, donne un patronage au néo-romantisme en le rattachant à Ronsard et prend une bonne place comme poète à côté d'Hugo. A cause de son intimité avec le maître et de raisons privées, peut-être parce qu'il n'est pas encore suffisamment armé contre les influences étrangères, il perd son indépendance pendant un certain temps ; il reprend contact avec le catholicisme qu'il avait abandonné à l'école matérialiste des médecins ; il royalise légèrement ses opinions politiques. Mais il ne s'oublie qu'un temps et commence décidément son voyage en amateur dans les divers milieux. Il accorde quelques visites à l'épicurien Güttinger, puis fait une courte escale au rivage paisible du Saint-Simonisme. Ensuite il passe à Lamennais, tout près du salon catholique de Mme Swetchine, où Lacordaire officie. Mais il rompt bientôt avec son nouvel ami très échauffé contre Rome et fort compromettant pour l'indépendance qu'il veut garder. L'occasion se présentant d'entrer dans le sanctuaire de l'Abbaye-aux-Bois, il en profite pour voir de près Chateaubriand et son admiratrice, alors véritables sou-

verains des Lettres. Mme Récamier, la grande charmeuse, ne semble pas le retenir ni trop le soudoyer.

D'ailleurs viennent les déceptions poétiques et intimes : les *Pensées d'Automne* n'ont pas le succès attendu. Au même moment, l'amoureux Sainte-Beuve reçoit un coup douloureux au cœur ; il éprouve le besoin d'aller retremper son courage au loin. En 1837, il se rend donc à Lausanne, auprès des calvinistes, introduit dans cette société par ses connaissances approfondies sur les sages de Port-Royal. Il accepte de discuter les problèmes théologiques avec ferveur, et tente de demander un refuge moral à une religion plus sévèrement comprise encore que celle où il est né. Son ami nouveau, le critique Vinet, imprégné de littérature religieuse et fervent des discussions dogmatiques, l'initie aux choses qu'il ne connaît pas encore, mais, malgré tous ses efforts, ne parvient pas à le convertir au protestantisme. Nous sommes déjà sur la route du brumeux « Que sais-je ? » à la Montaigne.

Revenu à Paris, il reprend pour peu de temps ses relations avec l'Abbaye-aux-Bois ; sur ces entrefaites, il est nommé bibliothécaire à la Mazarine en 1840, et se fait recevoir à l'Académie en 1844. Voilà les soucis matériels écartés, et calmée l'inquiétude de Mme Sainte-Beuve, qui n'avait cessé d'être préoccupée de la situation précaire de son fils.

Vers cette époque, Sainte-Beuve songe à s'assurer une existence matrimoniale, mais n'y réussit pas. Il compense cet insuccès par la capture intellectuelle des femmes du grand monde, Mme de Boigne, Mme d'Agoult,

comtesse Molé, Mme d'Arbouville et d'autres, le plein milieu royaliste.

La Révolution de 1848 le surprend au moment où il espérait la tranquillité ; vexé par l'attitude du nouveau gouvernement à son égard, il s'exile en Belgique, mais pour un an seulement. Il rentre à Paris en 1849.

Ce qui apparaît de plus clair dans ce résumé, c'est la diversité des milieux où fréquente notre sujet, diversité qui porte autant sur les mœurs des groupes de personnages que sur leurs opinions religieuses et politiques; il passe du monde des poètes débutants aux philosophes épicuriens, des épicuriens aux austères, des bourgeois aux nobles ; il côtoie tour à tour les matérialistes, les libéraux, les catholiques et royalistes, les saint-simoniens, les lamennaisiens, enfin les protestants et la haute société royaliste. C'est beaucoup, c'est ce qui est nécessaire au critique moraliste pour entreprendre l'œuvre mosaïque à laquelle il va tout entier se vouer. En somme, Sainte-Beuve a un véritable besoin de déplacer son champ d'action : il écrit successivement dans différents journaux, quittant brusquement la feuille de la veille pour collaborer à la suivante; son œuvre elle-même prouve cette nécessité d'attachement par des sujets très variés. En général, ses ruptures sont brusques, sans doute à cause d'une certaine sensibilité, qui se change en susceptibilité quand sa personne morale est attaquée ; nous reviendrons sur ce sujet.

Pourtant, il est un point sur lequel notre opinion précédente est en défaut : Sainte-Beuve est constant dans le travail.

Nous avons dit qu'il était ambitieux, mais nous tenons à montrer que son ambition ne se serait pas satisfaite de ce qu'il aurait pu obtenir par les intrigues. Il désirait seulement acquérir par ses propres moyens, de poète et d'écrivain, une place notable qui s'imposât dans la société. C'était un heureux condiment au travail, si l'on veut, un défaut, mais un défaut avantageux. Joseph Delorme, préférait habiter une mansarde que de se passer de livres; il lisait énormément, au point qu'il se gâta les yeux; d'ailleurs l'époque de fièvre pendant laquelle il vécut excusait un peu son ambition en la rendant plus vive encore. En tout cas, rien ne réussit à affaiblir son ardeur et la politique elle-même, malgré la possibilité qu'il eut d'y entrer par ses relations, ne le tentait pas; il restait tout à son métier, étranger aux événements gouvernementaux, donnant quelquefois un avis sur un ton de dilettante, celui que lui avait légué son père, mais sans fanatisme aucun.

*
* *

Psychisme. — « Les passions ne viennent jamais seules » et nous avons vu déjà se développer précocement, dès la jeunesse de notre sujet, son instinct sexuel, joint d'ailleurs au mal incurable qu'il reconnaîtra plus tard à René, ce qu'il appelle la « mélancolie », et encore au sentiment religieux qui ici prend un aspect spécial. Examinons ces trois éléments caractéristiques successivement quoiqu'ils dépendent étroitement l'un de l'autre.

L' « épicurisme » chez Sainte-Beuve est très com-

plexe ou plutôt très complet; il est si profondément ancré qu'il entraîne une véritable souffrance dont le roman *Volupté* nous décrit subtilement toute l'âpreté. L'amour des femmes est ici sans doute uni, comme il arrive souvent, à un certain degré de ferveur religieuse; mais il semble que, suivant les périodes, l'un des deux éléments, amour terrestre ou amour religieux, se développe toujours aux dépens de l'autre, au moins dans son application : dès que l'un prend une place prédominante, l'autre s'efface, mais les deux attachements évoluent ensemble, quant à leur qualité. En particulier, dans notre cas, ils prennent les mêmes caractères au fur et à mesure de leurs transformations successives. En somme, c'est le même sentiment s'appliquant d'une façon égale successivement à des sujets différents.

Chez Sainte-Beuve, l'amour profane prend le dessus, reparaît le plus souvent et le plus intensément. Sans doute l'éducation du petit Charles-Augustin respirait la prière; Mme Sainte-Beuve, sans être dévote, remplissait avec régularité ses devoirs de catholique, la première communion de l'enfant avait été chez lui l'occasion d'un accès de ferveur religieuse, à Paris, au temps du collège, l'ami Barbe entretenait de loin la flamme. Cet état dura jusqu'en 1820 environ; dans une lettre à Barbe datée de 1819, nous trouvons encore : « La religion est ce qui contribue beaucoup aussi à me consoler : ... je prie intérieurement le bon Dieu, et par là je m'ouvre une ressource pour dissiper ma peine [1] ».

[1] Sainte-Beuve, *Nouvelle correspondance*, t, III : à l'abbé Barbe.

Mais vient l'année de philosophie, puis le stage matérialiste à l'occasion des études médicales ; à partir de cette époque, Sainte-Beuve tombe dans le doute et ne se reprend à la religion catholique que sous l'influence du monde de Hugo : « Après bien des excès de philosophie et de doute, j'en suis arrivé, j'espère, à croire qu'il n'y a de vrai repos ici-bas qu'en la religion, en la religion catholique, orthodoxe, pratiquée avec intelligence et soumission. Mais hélas ! ce n'est là encore, pour moi, qu'un simple résultat théorique et d'expérience intérieure ... » Dans tout cela, il manque le naturel, l'élan spontané ; je crois bien que la foi est définitivement partie. Sainte-Beuve lui-même avoua dans la suite qu'il savait à peine à quels mobiles il obéissait, du temps où il fréquentait, chez Adèle, les saint-simoniens et Lamennais, tout baigné qu'il était par l'atmosphère d'amour où il vivait.

Le reste des attachements de notre sujet, reste qui en constitue la plus grande part, fut jusqu'à la fin de sa vie pour la femme. Nous croyons en trouver les raisons secondes, d'abord, dans son éducation uniquement dirigée par sa tante et sa mère ; sa fréquentation continuelle d'un milieu féminin, dès son jeune âge, lui avait donné une sensibilité féminine, une sorte de raffinement dans ses goûts, peut-être de coquetterie à adoucir ses sensations et à fuir tout ce qui choque une âme sensible, toutes propriétés qui font rechercher la société du sexe. Il avait aussi dans l'attitude quelque chose du prêtre : on sait qu'on a pu parler avec raison, dans un autre ordre d'idées, du diocèse de Sainte-Beuve. M. Jules Levallois s'exprime parfaitement en nous

disant que « par certains côtés de son caractère, par quelques-uns de ses goûts, son maître tenait assez des abbés du XVIIIe siècle ; il aimait à vivre près des dames et même de grandes dames, à en être écouté, choyé, caressé[1] » ; son instinct de confesseur, doux et subtil à la fois, ajoutait encore à son succès.

Mais il faut tenir compte aussi de sa constitution qui, de très bonne heure, tint en éveil son instinct sexuel : *Volupté* nous le dit à chaque ligne ; non seulement Amaury avait le goût des habitudes intimes, des convenances privées, du détail des maisons, mais, dès l'âge de dix-sept ans, il avait l'impatience d'être homme, d'appliquer quelque part (n'importe où) ses facultés passionnées, de prendre possession de lui-même et d'un des objets que toute jeunesse désire. Il passait des jours et des nuits à convoiter les gynécées et désirait tout ce qui flatte les sens, croyant pouvoir aimer tout ce qu'il désirait. Cette ardeur qui incite à un rapprochement avec Montaigne, et Jean-Jacques surtout, trouvait peut-être un aiguillon dans un vice d'organisation locale. Nous savons, par un témoin de sa vie, ce qu'était « la difficulté particulière » qui, s'étant révélée à lui par des lectures techniques, l'avait averti d'un obstacle, réel, obscur, alors que toutes les chimères de l'imagination lui criaient de se hâter : nous y reviendrons[2].

En somme, il faut faire deux parts dans l'amour de Sainte-Beuve, celle des sens, peu difficile à satisfaire,

[1] Jules Levallois, *Sainte-Beuve*.
[2] Voir : Sainte-Beuve, *Volupté*.

celle du cœur et de l'esprit à la fois, dans laquelle la plantation du « clou d'or » suffisait. Dans le premier cas, aucune qualité physique ou morale n'entrait en jeu, les caractères du sexe étaient seuls nécessaires. Dans le second, il fallait des charmes infinis, une intelligence à conquérir, une conscience à confesser, enfin l'application d'un sentiment très complexe, différent de l'amitié et du rapprochement sexuel, et tenant à la fois des deux. Des exemples nous rendront peut-être plus clairs.

On pourrait donner à chaque période de la vie de Sainte-Beuve, jusqu'en 1849, non pas toujours le nom d'une seule femme, comme il a fait lui-même pour La Rochefoucauld, mais celui d'une catégorie de femmes ; dans les tout premiers temps, c'est la jeune fille blonde du château de Wierre, avec laquelle il échange de doux propos, des promesses, des émotions presque enfantines, avec une certaine amitié de sœur. C'est un peu plus tard Mme de Caouën, amante platonique et maternelle à la fois. Nous sommes au temps des souffrances plus ou moins indécises de jeunesse, des idées vagues de femmes et de beauté, qui finissent par prendre un corps, une forme ravissante de jeune fille à demi voilée. Mais, pour nous inspirer d'Amaury lui-même, les plaintes sourdes et confuses, les vagissements mystérieux de l'âme qui s'éveillait à la vie, ces élans si vagues, ce besoin des tendresses humaines, auxquelles il était si difficile de s'adonner dans l'enfance et qui se transformaient quelquefois en extase religieuse, en oraison exaltée, perdront bientôt leur voile et, secondées par le réalisme des amphithéâtres,

prendront une forme plus réelle. A Paris, pendant le contact avec le monde de l'Athénée et les matérialistes de la Faculté, Joseph Delorme s'adresse aux femmes quelconques du Palais-Royal, ces êtres déchus qu'on ne peut tirer de la fange dans laquelle ils sont tombés, qui sont tout corps et servent tout juste à satisfaire un besoin physiologique suivi de la lassitude et du dégoût infaillibles. Chez Sainte-Beuve, cette classe spéciale remplira son rôle jusqu'à la fin : mais notre sujet ira se « consoler » ailleurs, donner toute son âme à Adèle, qui le tiendra « sous l'effet d'un charme » indescriptible. Dans la suite, le raisonnement s'en mêlant, nous aurons affaire aux partis à mariage, à Ondine Desbordes, à Mlle Pelletier ; enfin, l'esprit cherchant à satisfaire autant sa volupté que le cœur, Sainte-Beuve, sous l'effet du regain d'ardeur des quarante ans, aimera un peu la jolie Mme Hortense Allart de Méritens, mais surtout la gracieuse Mme d'Arbouville[1].

En somme, les sens ne parlent qu'un temps tout seuls, puis, vivant toujours, ils s'exercent à part, pour laisser se manifester ailleurs, tout entier, l'autre sentiment, auquel suffit le fameux « clou d'or », pas toujours planté du reste. Il semble que l'amour pour Adèle fut le seul vraiment profond et complet avec tout son cortège de « mélancolie », de religiosité et de poésie. Les attachements précédents avaient été des essais, les sui-

[1] Il faut remarquer que Sainte-Beuve n'est pas un sexuel menteur, contrairement à la règle, comme il l'a noté lui-même à propos de Chateaubriand. Sainte-Beuve a un véritable culte pour la vérité ; ce n'est d'ailleurs pas un grand imaginatif, l'insuccès de ses poésies semble en être le résultat et la preuve.

vants furent des copies ou des déviations, y compris celui de Mme d'Arbouville où la raison, l'intelligence faisaient plus grosse besogne que le cœur. C'est le résultat d'une évolution, d'un progrès, que tous les caractères de Sainte-Beuve, gravitant autour de ce besoin d'être aimé et d'aimer, subissent en même temps.

En effet, Sainte-Beuve a dans sa jeunesse une sensibilité exquise : Lamartine disait de lui qu'il était sensible jusqu'aux larmes ; ses poésies sont des lamentations. Sa sensibilité se transforme quelquefois en susceptibilité, prenant une telle acuité que le sujet se voit obligé de changer de milieu ou de résidence. Il rompt avec Dubois après un duel resté mémorable. A la suite de chagrins d'amour, il s'exile à Lausanne. Après la vexation du gouvernement de 1848, il songe à partir en Amérique et va s'installer à Liège. Mais son irritabilité s'apaise bien vite et il n'en veut plus à personne ; ses relations prolongées avec Dubois, après leur querelle, en sont la preuve.

Notre sujet est un triste, un « mélancolique », comme il disait, c'est-à-dire un triste rêveur. Comme les « mélancoliques », il se confesse ; il avoue lui-même sa détresse. A un de ses amis, en 1826, il écrit : « Moi, je me souviens bien que j'avais alors, comme aujourd'hui, de terribles accès de mélancolie et de dégoût de tout. » Et bien plus tard : « J'ai souvent et même toujours un grand vide, de grandes défaillances d'âme, des ennuis, des désirs[1] ». Il ne peut s'empêcher

[1] *Correspondance de Sainte-Beuve*, t. I.

de nous décrire sa souffrance dans ses poésies et roman, et d'autant plus subtilement qu'il est analyste et médecin ; Guizot disait de son « Joseph Delorme » que c'était du « Werther jacobin et carabin ». Étaient-ce les lointains horizons de l'infini de la mer, aux bords de laquelle il avait vécu ses premières années ? Etait-ce le deuil qui l'avait vu naître ou la jeunesse morose qu'il avait menée ? Etait-ce l'influence de la rêverie féminine que portaient dans leur isolement et leur devoir les deux mères qui l'avaient élevé, ou l'empreinte héréditaire du désenchantement poétique ? Toujours est-il qu'il subissait entre tous l'atteinte du mal de René. Il l'avait pressenti en se reconnaissant dans les lectures de ses dix-huit ans, « tous les romans de la famille de Werther », nous dira-t-il C'était la plaie de son temps, celle qui avait fait saigner les Chatterton, Child-Harold, Adolphe, René, Raphaël et qui n'épargna pas Joseph Delorme et Amaury jusqu'à lui faire exprimer les mêmes idées funestes :

> Pourquoi ne pas mourir ? De ce monde trompeur
> Pourquoi ne pas sortir, sans colère et sans peur,
> Comme on laisse un ami qui tient mal sa promesse ?

Ainsi, nous n'oublions pas la contagion du siècle. La littérature du temps nous montre assez quel était l'état des âmes d'alors. Sainte-Beuve a écrit quelque part que la « mélancolie » était « une maladie de la volonté ». Chez lui nous ne trouvons pas l'aboulie complète commune aux hypocondriaques, mais sa volonté est chancelante, hésitante, pour mieux dire, et c'est

peut-être là une des causes de son instabilité. Ceci n'empêche pas qu'il ait pour autrui une grande indulgence et même de l'affection. Les sentiments qu'il ressentait pour sa mère, malgré qu'on les ait niés, s'échappent à chaque instant de sa plume, quand, dans sa correspondance, il étale tout son cœur. A l'abbé Barbe, parlant de la perte qu'il venait d'éprouver en décembre 1850, il écrivait : « Cette mort de ma pauvre mère, bien que prévue à son âge, a été encore un coup inattendu pour moi, tant elle a été prompte. Elle allait aussi bien que son grand âge le permettait ; sa tête n'était pas affaiblie ; elle n'éprouvait que des douleurs de rhumatisme, de goutte. Elle avait éprouvé, la veille, une syncope, avec douleur à la région du cœur ; cette douleur avait cédé aux remèdes ; elle était presque remise, et je la quittais gaie et riante, à six heures et demie. Une demi-heure après, la douleur revenait plus vive et suspendait un un clin d'œil la circulation et la vie. » Il y a là un accent qui est loin de rendre Sainte-Beuve suspect d'indifférence filiale. Enfin, comme il arrive d'ordinaire chez les tristes, après avoir fait sa propre étude psychologique très minutieusement, après avoir déploré ses défauts, il devient pour les autres bon et charitable, les lettres de Mme Desbordes-Valmore en témoigne largement, et il profite de son expérience personnelle pour donner des conseils à qui en a besoin ; il se fait moraliste, comme Montaigne, La Rochefoucauld, La Bruyère, mais par exemple moraliste philanthrope.

*
* *

Trait dominant. — En résumé, nous trouvons chez Sainte-Beuve une intelligence très développée, une mémoire étendue qui est affirmée par les besoins de son œuvre immense, et un talent de critique qu'il doit à son cerveau, à son travail, à ses qualités littéraires et médicales, innées ou acquises : amour de la vérité, habileté d'analyste et d'observateur, goût pour l'érudition. Son sentiment religieux, évident dans sa jeunesse se change en doute, après ses études philosophiques et médicales. C'est un altruiste. C'est aussi un sexuel, mais un sexuel à la fois médullaire et cérébral. Dans le caractère, nous décelons une grande sensibilité, une certaine tristesse résultant des désillusions et aussi de l'érudition, d'où ce doute sur tout, cette hésitation à adopter une opinion déterminée, cette « maladie de la volonté » qu'il déploie. Il n'y a que dans son métier d'écrivain qu'il a un but bien déterminé, une ardeur et une précision remarquables.

L'exception est là, mais nous croyons pouvoir dire que la faculté dominante de notre sujet, c'est l'inquiétude : non pas l'inquiétude pathologique, qui physiquement donne lieu à l'angoisse et témoigne de l'existence d'une lésion organique bien déterminée, mais l'inquiétude physiologique, qui semble commune à ceux qui ont beaucoup vu, beaucoup appris et beaucoup retenu. L'inquiet se montre ainsi dans tous ses actes : très observateur, s'il s'examine lui-même, il se sonde à fond, se creuse, se détaille. Malheureusement,

il découvre ses tares, ses vices, ses imperfections ; il s'en émeut, cherche à s'en consoler, à se corriger, n'est jamais satisfait du résultat de ses efforts. Il a des périodes de désespoir plus longues que les phases de contentement de soi-même ; les insuccès lui paraissent plus nombreux que les succès.

S'il examine sa situation, il la veut de plus en plus haute ; il désire se faire un nom, une réputation, une autorité, mourir en maître qu'on regrette, qu'on pleure. S'il s'attaque à autrui, près des femmes il acquiert et emploie les moyens qui ont entrée chez elles ; il sait les jolis mots, les belles paroles : il les vainc par le rythme de la poésie, sa douceur, sa grâce, sa musique, jusqu'à ce qu'il connaisse à fond le sujet entrepris. La femme l'attire tout particulièrement parce qu'elle est l'être indéchiffrable, impénétrable, complexe et versatile qu'on connaît. Que faut-il de plus pour attirer plus particulièrement celui qui est avide de savoir, avide de déceler le tréfonds de l'âme, le détail du secret de l'homme et qui, toujours en travail, n'est jamais rassasié et nie la perfection. S'il aime, il prétend n'être pas payé de retour :

> Non jamais, non l'amour, l'amour vrai sans mensonge,
> . . . . . .
> . . . . . je ne l'ai jamais connu[1].

Il reprend trait pour trait le passé, il regrette, il rêve, épuisant sa volonté, il finit par ne plus pouvoir vouloir : « Rêver, dit-il, c'est ne rien vouloir. »

En religion, il cherche la conception qui lui convient

[1] Sainte-Beuve, Poésies complètes : *les Consolations.*

le mieux, il pénètre à fond les diverses théories, s'informe de toutes les idées émises, étudie à la suite l'un de l'autre le catholicisme, le matérialisme, le saint-simonisme, le lamennaisisme, va en dernier ressort au jansénisme et au calvinisme, mais ne trouve rien qui lui aille; en politique, il en est un peu de même. Il reste longtemps hésitant dans le choix de sa voie : tour à tour médecin, poète, critique, il s'en remet avec peine au métier de critique. Il est inquiet jusque dans la recherche d'une compagne ; sans doute Adèle le retient longtemps, mais nous doutons qu'il l'eût épousée, s'il en avait trouvé la possibilité. Son instinct sexuel même est impatient de se rassasier, allant partout, n'importe où, aveuglément. On voit ce qui résulte d'une telle complexion, ce qu'un homme atteint d'un tel mal peut posséder de richesse de perception, de goût de la recherche, d'abondance de science ; on comprend aussi qu'un homme d'une telle trempe puisse être balancé entre tant d'influences, hésiter entre les routes multiples qui se présentent, puisqu'il tend de tout son être à l'impossibilité.

Ne nous en plaignons pas, son mal fait son talent. Voilà ce que nous croyons pouvoir affirmer sur Sainte-Beuve.

*
* *

État de l'organisme. — Les auteurs qui se sont occupés de la psychologie de Sainte-Beuve ont insisté tout particulièrement sur les caractères qui reliaient le descendant aux ascendants ; il semble en effet que

l'hérédité puisse expliquer la plus grande partie des symptômes psychiques de notre sujet[1]. Seulement nous faisons une objection : nous ne dirons pas : Sainte-Beuve était amoureux des lettres, travailleur acharné, rêveur, charitable, parce que son père l'avait été. Sainte-Beuve fut irritable par courts accès, froid mais avenant et aimant parce que sa mère était de même ; il montra dans le travail une conscience, une régularité, une précision à toute épreuve, parce qu'il avait comme ancêtres toute une lignée d'administrateurs scrupuleux : mais nous dirons que notre sujet hérita surtout de la diathèse arthritique, et qu'il présenta tout le cortège psychique de cet état, d'autant plus complètement que, au moment de la conception, les père et mère étaient déjà âgés. Ajoutons que la vie, le régime du fils a accentué les effets de l'héritage paternel.

Les pathologistes ont montré bien souvent et depuis bien longtemps les rapports qui unissent l'arthritisme sous toutes ses formes et certains états psychiques, ce qu'on a appelé le neuro-arthritisme ; Sydenham déjà, décrivant minutieusement les symptômes de sa goutte,

[1] A ce propos, nous avons eu le bonheur de feuilleter, chez un de nos maîtres de Lyon, les « Virgile des deux Sainte-Beuve », les « Virgile de mon père », tout annoté à l'encre par le père, au crayon par le fils ; il y aurait là, pour un érudit, un vaste champ d'étude attrayante sur l'analogie des deux esprits descendant l'un de l'autre, en un mot sur l'hérédité intellectuelle ; les deux cerveaux s'y montrent, sentant ensemble, s'émouvant aux mêmes passages, se laissant suggérer les mêmes idées, enfin, éprouvant le besoin de coucher sur le papier leurs pensées identiques d'une écriture presque identique. M. Jules Troubat a du reste montré dans ses *Essais critiques* combien Sainte-Beuve tenait de son père, par l'esprit de discussion, la curiosité, le sens de la modération dans les idées, le goût pour la littérature, la tendance à la rêverie, la bonté pour autrui.

disait du goutteux : « Le comble du mal, c'est que... l'esprit n'est pas moins malade que le corps, et qu'il est en proie à la colère, à la crainte, au chagrin et à toutes les passions de cette nature, dont la faiblesse où il est réduit par la maladie le rend très aisément susceptible[1] ». Or, depuis Bouchard surtout, l'on sait combien d'affections, à côté de la goutte, comprend le grand domaine de l'arthritisme et comment ces affections ont toutes des points communs, en particulier dans leur étiologie et leur symptomatologie.

Bouchard a montré dans son *Traité des Maladies par auto-intoxication* quelle était l'importance qu'il faut attacher ici à l'hérédité ; la diathèse est des plus fréquentes dans la race anglaise, dans les pays du Nord et sur les côtes marines ; elle donne lieu à des manifestations diverses : rhumatisme articulaire, goutte, gravelle, lithiase biliaire, pierre vésicale, etc..., ceci sous la provocation de « toutes les causes qui épuisent le système nerveux, la longue contention d'esprit, les travaux intellectuels excessifs, la vie sédentaire[2] ». Nous empruntons encore à Sydenham : « La goutte atteint le plus souvent les vieillards qui, après avoir passé la plus grande partie de leur vie... dans les excès... (vénériens, physiques ou intellectuels), ont abandonné entièrement les exercices auxquels ils étaient accoutumés dans leur jeunesse. »

Or, la diathèse arthritique consiste en un ralentissement de la nutrition, et, par conséquent, donne lieu

[1] Thomas Sydenham, *Œuvres de Médecine* (traduction), t. II, *Traité de la Goutte*, p. 137.

[2] Bouchard, *Traité des Maladies par auto-intoxication*.

à la présence de produits toxiques dans l'organisme, dans les liquides stagnants et circulants. Ces toxiques agissent évidemment sur le système nerveux central, non seulement par leur présence elle-même, mais par l'action qu'ils ont encore sur les autres organes, dont ils modifient les fonctions et les sécrétions : ainsi le cerveau d'un arthritique se trouve baigné dans une atmosphère anormale ; il est juste de penser que ses fonctions sont également modifiées et que sa constitution peut être altérée. Donc, et ceci est admis de tous, il existe un état mental particulier aux porteurs de la diathèse, état mental qui présente des degrés multiples, suivant les malades et l'intensité des maladies. Plusieurs formes se présentent aussi, principalement la forme dépressive et la forme excitatrice, suivant la prédominance de la dépression ou de l'excitation morale chez le sujet. Nous croyons pouvoir nous rattacher, pour notre étude spéciale, à la forme dépressive, dans laquelle, « sous l'influence de la diathèse, la cénesthésie devient particulièrement vive ; aussi les arthritiques sont-ils portés à analyser leurs sensations internes : ils ont aussi une tendance accusée à l'inquiétude, aux préoccupations hypocondriaques[1] ». Il serait possible de distinguer chez les inquiets, comme l'a fait M. le professeur Régis[2] pour les neurasthéniques, une hypocondrie physique et une hypocondrie morale ; le second type est à l'esprit ce que le premier est au corps : l'auto-analyse chez les êtres supérieurs s'applique surtout aux fonctions supérieures : « Ceux-là éprouvent le besoin

[1] Gilbert Ballet, *Traité de Pathologie mentale.*

[2] Régis, Etude sur J.-J. Rousseau (*Chronique médicale*, 1900).

d'écrire, de raconter leur vie et de se raconter eux-mêmes, de noter les moindres détails de leur personnalité, qu'ils scrutent et décomposent pièce à pièce, et c'est ainsi que naissent tant de confessions intimes... »

Eh bien! Sainte-Beuve était arthritique, arthritique inquiet, il fit sa confession : nous pouvons dire qu'il fut parfaitement l'homme de son tempérament. Il nous semble inutile d'insister sur les signes de sa diathèse, tellement ils sont évidents : son père mourut d'une esquinancie, ce qui fait supposer qu'il était sujet aux phénomènes congestifs et particulièrement de la gorge. On retrouve souvent cette affection dans l'hérédité des arthritiques : Montaigne lui-même, dont le père mourut de la pierre, finit par une esquinancie. Enfin, Sainte-Beuve eut des douleurs rhumatismales, des attaques de goutte, il devint obèse, chauve de très bonne heure, il eut des calculs vésicaux, qui le firent souffrir dans les dernières années de sa vie. Quoi qu'il en soit, son arthritisme semble en relation avec son génie, comme on l'a remarqué aussi pour Montaigne, Pascal, Jean-Jacques, et tant d'autres; à ce sujet, M. le professeur Régis nous écrivait aimablement ce qui suit :

« Mon étude sur Jean-Jacques Rousseau, dont une condensation a paru dans divers numéros de la *Chronique médicale*, de 1900, en attendant le développement en volume, a justement eu surtout pour but de démontrer que Jean-Jacques était un type de neurasthénique artério-scléreux, et que son artério-sclérose, comme sa neurasthénie, étaient puisées, l'une et l'autre, à la source arthritique.

« J'ajoute que, dans ma pensée, Rousseau n'est pas l'unique de son espèce, et j'ai été très frappé de voir combien nombreux étaient les écrivains arthritiques, nerveux, et plus ou moins artério-scléreux comme lui. Je n'ose pas dire que c'est la règle, et je me garderais de généraliser sans savoir, mais cela me paraît fréquent.

« Mon opinion, qui n'est qu'une impression insuffisamment vérifiée, est donc conforme à la vôtre. »

Ainsi, expliquer dès maintenant les relations qui existent entre l'arthritisme de notre sujet et son talent est impossible, mais les faits sont là, Sainte-Beuve entre dans ce qui paraît la règle.

Un mot encore sur un point de l'organisme qui pourrait éclaircir la question de l'instinct sexuel chez Sainte-Beuve. Nous avons vu que chez notre sujet les deux formes de l'instinct sexuel, psychique et physique, sont très développés, mais la faculté psychique s'adressant à une catégorie de femmes d'ordre supérieur, où il est long et difficile d'obtenir les satisfactions physiologiques, la forme physique s'attaque à un tout autre milieu que le premier, et juste le temps nécessaire pour se satisfaire : il nous semble qu'en général, dans le cas d'hommes très cultivés et très difficiles, les besoins génitaux s'affaiblissent ou diminuent d'intensité. Chez Sainte-Beuve, au contraire, ces derniers gardent leur force ; or, Sainte-Beuve était hypospade (comme J.-J. Rousseau), c'est l'infirmité dont il nous parle dans *Volupté* : il eut, à maintes reprises, de l'herpès de la verge, et porta un certain temps une tumeur, grosse comme une noix, appendue à la partie postérieure du méat. Il en fut débarrassé

par Ricord : le malade perdit beaucoup de sang pendant l'opération ; nous supposons qu'il s'agissait d'un papillome. Nous n'avons pas trouvé de renseignements sur l'action que peut avoir l'hypospadias sur l'érection ou l'excitation génitale, mais il est facile de voir que Sainte-Beuve possédait là un *locus minoris resistentiæ* attirant constamment son attention. Nous croyons pouvoir tenir compte de cet état, tout en n'oubliant pas que l'arthritique avéré est souvent un excité génital dès le collège.

3° L'AGE MUR

Nous en arrivons à l'état mental de Sainte-Beuve en 1849 ; toute l'étude qui précède montrera l'abîme qui sépare les deux périodes : si, auparavant, notre sujet évolue, à cette date de 1848-1849 il se fixe. D'ailleurs si la seconde phase est complètement différente de la première, elle en dépend étroitement, elle en est pour ainsi dire la résultante.

C'est l'exil de Sainte-Beuve à Liège qui constitue l'événement décisif, le grand pas vers la transformation et la stabilité, ou plutôt c'est le dernier pas, car l'évolution se fait lentement, par étapes, et 1848 marque le sommet atteint, si l'on peut dire pourtant de Sainte-Beuve qu'il ait jamais renoncé à la marche vers le progrès. Son sommet était à l'infini, mais enfin 1848 est une date dans sa vie : la Révolution le surprenait au moment où il n'en avait pas besoin ; le nouveau Gouvernement le reniait et le forçait même par des vexations à

quitter son poste à la Mazarine[1] ; tout cela fut l'occasion d'un retour en arrière, d'une revision de tout le passé, qui détermina un suprême effort, suivi de résultat.

La vie de notre personnage a été jusqu'ici émaillée de désillusions : il a assez d'embrasser les doctrines qui le jettent encore plus qu'auparavant dans le désarroi moral, de soutenir des talents qui ne lui en savent aucun gré, de vanter des Sociétés qui le délaissent quand elles s'en sont suffisamment servies ; le monde des rues l'a assez déçu, ses voyages dans la boue de Paris, les éclaircissements douloureux qu'il tient de ses souvenirs de médecin et d'observateur l'ont édifié sur ce qu'on peut attendre d'autrui ; ses yeux sont ouverts, son éducation est faite, il est temps de prendre un parti, de s'éloigner du monde, de se retrancher de la vie commune et de vivre en soi, indépendant et sûr. Sans attaquer, l'homme et le critique se retranche ; il écrit lui-même à un ami : « S'il faut vous l'avouer, je crains les nouveaux visages, je ne cherche même pas tous ceux que j'ai connus. Je n'ai pas toujours rencontré dans le monde et dans le public l'indulgence pour mes opinions et pour ma personne[2]. » Voyons-le

[1] Sainte-Beuve, habitant un logement de l'Institut comme bibliothécaire de la Bibliothèque Mazarine, fit réparer une cheminée de son appartement, aux frais du gouvernement, en 1847. La Révolution de 1848 ayant éclaté, le nom de Sainte-Beuve fut trouvé inscrit sur les listes du règne précédent pour une somme de 100 francs : on en fit une grave affaire. Le bibliothécaire donna sa démission, le critique alla enseigner à Liège pour éviter les tracasseries ; il apprit plus tard que les 100 francs constituaient le montant des frais de réparation de la cheminée.

[2] *Correspondance de Sainte-Beuve*, t. I, p. 239.

en 1850 par exemple, dans son domaine, dans son petit monastère de la rue Montparnasse, où, en « bénédictin laïc », il écoule ses jours, avec pour compagnons sa vieille mère, ses livres et son secrétaire. Il ne sort de chez lui que pour aller porter à la foule ses propres idées, ses édifications d'esprit premier, sévère et bien arrêté, que dès maintenant il veut à tout prix rester.

*
* *

Sainte-Beuve chez lui et dans la société. — Le travail, c'était la grosse occupation, la seule occupation, si l'on peut dire, du grand homme. Rarement le critique oubliait son œuvre, le plus souvent il s'y donnait tout entier : « A ce moment-là, on ne l'approchait qu'avec précaution ; sa physionomie, d'ordinaire si souriante, si avenante quand elle se détendait, paraissait, au contraire, assombrie aux heures où elle était travaillée par le talent. Il allait dans sa maison, se parlant à lui-même, réfléchissant, semant des pensées, les répétant tout haut, se remémorant des passages de grands poètes ou de grands écrivains dont l'application pouvait être immédiate à l'article qui le préoccupait ..... Il ne fallait pas le déranger alors [1]. » C'est que la besogne affluait, le temps pressait ; il fallait remettre un long article tous les lundis, coûte que coûte. Entre temps il était nécessaire de reviser les publications anciennes dont devaient paraître de nouvelles éditions, corrigées, complétées, remaniées quelquefois de fond

[1] Jules Troubat. *Souvenirs et Indiscrétions.*

en comble. Le jour du repos était le lundi. Alors là, revenait le visage souriant et aimable que M. Jules Troubat nous a tellement bien décrit que nous croyons le voir et l'admirer : Sainte-Beuve n'était pas beau, mais il avait dans l'ensemble quelque chose d'attrayant qui fascinait presque. De petite taille, avec son ventre proéminent, ses mains potelées de bon prêtre, il n'imposait pas le respect refroidissant des grands personnages, mais seulement l'admiration. Son visage, surmonté de cette petite calotte légendaire cachant un « crâne chauve et pointu », était illuminé de petits yeux brillants recouverts d'une forêt de cils roux, d'un nez large et bien ouvert, « le nez des curieux », d'une grande bouche aux lèvres rasées qui souriait souvent : le tout formait un ensemble à la fois bienveillant et sincère, reflétant la perspicacité et le don d'observation. Les souvenirs d'antan donnaient au regard quelque chose de rêveur, mais, quand le beau sexe animait la société, la bonne figure « de femme mûre, à la chair un peu molle » prenait toute sa douceur et son air d'invite caressante.

*
* *

Psychisme. — Qu'est donc devenu le cœur ? La « volupté » d'Amaury, la fièvre mélancolique de Joseph Delorme s'était déjà tempérée du temps d'Adèle, les poésies des *Consolations* avaient fait pressentir une sorte de convalescence ; mais, en 1837, alors que le vide de l'âme semblait comblé, une catastrophe préparée depuis déjà quelque temps avait éclaté : il fallut

rompre un bonheur qui durait depuis dix ans, déchirer effectivement le *Livre d'Amour*. La séparation fut pénible, le choc au cœur fit une plaie qui laissa sa cicatrice. Le souvenir persista, mais servit en même temps de renfort contre la tentation. La compagnie féminine restant impérieuse, on songea au mariage, mais sans succès. Mme d'Arbouville vint enfin, qui apporta comme un réveil d'un mal qui semblait endormi ; mais ce fut la dernière fois que le cœur se donna. Le souvenir à lui seul remplaça la réalité : le pauvre cœur meurtri resta longtemps et profondément attaché aux deux femmes qu'il avait le plus aimées, peut-être parce qu'elles ne s'étaient jamais données tout à fait. L'héroïne du *Livre d'Amour* semble être en effet comme le type de ces êtres résignés dans leur tristesse, incapables d'élans passionnés, et gardant toujours, en toute occasion, un je ne sais quoi d'imprenable qui tient l'attachement en haleine ; quant à Mme d'Arbouville, elle ne s'était pas laissé convaincre à la théorie suspecte du « clou d'or » de l'amitié. Là aussi l'amour restait en suspens, incomplet, ayant encore quelque chose à conquérir. Quand Mme d'Arbouville mourut, Sainte-Beuve s'écria : « Le soir de la vie appartient de droit à celle à qui l'on a dû le dernier rayon ». Les sens parlant, il fallut prendre près de soi de petites « Clady », qui, avec un peu de rêve, rappelaient les années de la jeunesse, et donnaient l'illusion d'être les filles de la maison. Mais elles ne s'en rendaient pas dignes, et faisaient naître des regrets fréquents ; sans elles, sans la nécessité de leur présence, le bonheur tranquille en sa rêverie eut été bien

près d'être atteint. « J'ai l'esprit assez bien fait pour comprendre que je n'ai pas le droit d'être mécontent, et je me sens le cœur trop large pour le croire rempli ; cet état de tristesse, qui a bien sa douceur, serait celui du sage, s'il ne s'y glissait encore, il faut le dire, bien des amertumes de regrets, bien des aiguillons de désirs, bien des irritations sourdes, et si la misère de notre nature ne remuait au fond. » La mélancolie persiste, mais il suffit de la confier de temps en temps à des amies, rien qu'amies ; l'amour vrai est mort, peut-être parce que trop souvent il a été analysé, mais aussi parce que les sens, en se déchaînant impétueusement, l'ont tari ; en « s'usant eux-mêmes, ils raréfient en nous la faculté d'aimer ». La princesse Mathilde joua la dernière et longtemps ce rôle d'amie. Sainte-Beuve qui occupait alors le trône des lettres usa de cette amitié pour vaincre les obstacles et faciliter ainsi la besogne des littérateurs du moment. L'union de la princesse et du critique n'avait pour raison que l'amour de l'art.

Nous avons vu Sainte Beuve mettre la fièvre qui le caractérise à chercher un remède dans la religion ; il a étudié toutes les formes du catholicisme, il s'est laissé initier aux dogmes du calvinisme, il a approfondi le jansénisme, mais tous ses essais ont été vains ; dans sa lutte, il s'est lassé ; dans ses campagnes, il n'a jamais mis toute sa sincérité ; en somme, après mille échecs, aussi versatile qu'un incurable essayant en vain mille traitements, il a fini par jeter les remèdes au loin, parce que l'amélioration était lente ou incomplète. Il a appelé cela sa guérison ; mais, dans la suite, il souffrit encore

de ses efforts passés ; son tort avait été de trop vouloir creuser. Dès 1848, renonçant à adopter un parti quelconque, que ce soit le matérialisme ou le spiritualisme, il termina dans le doute, dans le doute scientifique, vers lequel il s'acheminait depuis longtemps : « ... Je suis certes un sceptique résolu, disait-il, et par sceptique, j'entends examinateur autant que douteur.... [1] » Il croyait à la fin de son tourment, parce que ce doute lui apparaissait comme le stade intermédiaire entre le néant et la perfection, comme le stade d'arrêt dans la recherche infructueuse de la vérité, comme la résignation du sage fatigué et impuissant. Peut-être resta-t-il encore un regret, une certaine inquiétude ; à propos d'une campagne menée contre le fameux dîner du Vendredi Saint, il répondait en courroux : « De quel droit me qualifiez-vous du titre d'athée? C'est une accusation mobile, que les orthodoxes de tous temps se sont plus à promener successivement et à faire planer sur toutes les têtes qui les gênaient. Lisez encore une fois mes écrits, vous y trouverez plus de doutes que d'affirmations sur les choses que je ne sais pas. Car ne croit pas à la révélation qui veut [2] ». Malgré tout, puisqu'il y a doute et à plus forte raison doute scientifique, il y a tolérance. Le douteur admet qu'on accepte ou qu'on nie des principes, des idées. Il ne sait pas, mais il comprend qu'on croie savoir. Il n'est plus le jeu d'une passion avec son aveuglement, mais il occupe une situation médiane, un « coteau modéré », d'où il

[1] Sainte-Beuve, *Correspondance*, t. II.
[2] Sainte-Beuve, *Correspondance*, t. II.

peut observer clairement les horizons de tous côtés. Les exemples de tolérance se multiplient dans la vie de Sainte Beuve : on sait qu'il eut et garda toujours pour amis, jusqu'à séparation par la mort, l'abbé Barbe et Collombet, défenseur convaincu des Jésuites. Il n'intervint jamais dans les pratiques religieuses de son entourage.

Il a mis lui-même en application, dans la politique, les idées qu'il avait acquises dans ses perpétuelles réflexions. Sans doute, en 1851, il se rapprochera de la société régnante, mais cette fois c'est elle qui viendra à lui en la personne de la princesse Mathilde : il n'admettra qu'il puisse être du Sénat que quand il sera bien sûr d'y pouvoir garder son indépendance, et, dès qu'il aura pris place aux bancs de l'assemblée, il n'hésitera pas, quoique serviteur officiel de l'empire, à prêcher frénétiquement la liberté pour la presse, pour l'enseignement, pour tous, au risque de s'attirer les gros yeux de ses protecteurs. Plus rien ne l'arrachera de son camp retranché, fût-ce même les essais d'humiliation et de chantage de ses ennemis. Son échec au Collège de France, par exemple, ne réussit pas à le détrôner.

Il faut dire aussi que l'ambition infinie du Joseph Delorme d'antan se résigne aux biens désormais acquis : les besoins pécuniaires sont comblés, la réputation est consacrée par des titres officiels, on est de l'Académie, on a enfin acquis une réputation enviable dans le monde des Lettres. Nous ne sommes plus au temps où le poète cherchait un nom au milieu du brillant Cénacle, ou le titre de poète aurait seul suffi

à désaltérer les désirs. Désormais les aspirations sont plus modestes : « J'aspire à me créer par mon travail et mon économie (toutes choses auxquelles j'ai songé trop tard) une médiocre et modeste indépendance, pour les années de l'inertie et de la vieillesse. J'ai rabaissé là tous mes horizons. » Plus n'est besoin d'aller s'abriter sous les ombrages des écrivains en renom, de conquérir des cœurs bien en cour par son talent de causeur et de confesseur. On a renoncé à la poésie qui donna tant de déboires, on a, enfin, adopté comme sien le domaine de la critique où l'on se joue en maître, d'autant plus qu'il offre un terrain propice à la culture de l'indépendance, qui l'enrichit sans jamais l'épuiser.

*
* *

Indépendance. Pure intelligence. — Indépendant, il tient à le rester ; il préfère l'abstention aux entraves. Il ne fait pas l'étude de Mme d'Arbouville, parce qu'il a peur d'y mettre trop d'affection. Il n'entreprend pas la critique des œuvres de Victor Hugo, de crainte d'y apporter du ressentiment : « J'ai été aussi lié avec Victor Hugo qu'on peut l'être, ainsi que l'attestent mes poésies ; cette liaison a cessé il y a plus de vingt ans, pour des raisons qui sont restées entre nous. Je n'ai donc pas à écrire sur lui depuis ce temps-là et je ne saurais le faire, comme il convient à un critique indépendant, sans paraître ou violer une ancienne amitié ou sans avoir l'air d'y vouloir remonter ou de m'y reprendre. Si on veut le louer, sans doute on peut le faire..... Pour moi, je ne le ferai pas, parce que ma

louange serait accompagnée de trop de restrictions qui paraîtraient des offenses à un homme de grand talent dans le malheur, ou parce que, en supprimant toutes les critiques sérieuses, je serais réduit à faire, ce que vous semblez désirer, un acte de générosité [1]. »

Il n'arrivera plus au critique de se laisser entraîner par les sentiments de l'homme; il avoue lui-même, en parlant de son temps du *Globe*, que, s'il avait déjà le sens critique, « il y eut quelques années d'oubli et de suspension de cette faculté; quant à ce qui m'arriva après juillet 1830, de croisements en tous sens et de conflits intérieurs (Saint-Simonisme, Lamennais, National ...), je défie personne, excepté moi, de s'en tirer et d'avoir la clef; encore se pourrait-il bien que, si je voulais tout repasser nuance par nuance, j'en donnasse ma langue aux chiens[2] ». Nous avons dit qu'à ce moment-là il fallait claironner la gloire du Cénacle et s'abaisser devant l'autorité d'un Chateaubriand, où « la Cigale » semblait chanter « dans la gueule du Lion »; maintenant, avant tout, la vérité, la justice, la science. Malgré toutes les attaques dont il a été le sujet, Sainte-Beuve, de sa vie et après sa mort, n'a pas trouvé un adversaire qui lui reprochât un mensonge; il dut avouer qu'il mit à leur place et Chateaubriand et Balzac et Musset, et tant d'autres qui s'étaient plaints.

Sainte-Beuve veut être sincère et réparer même ses défaillances passées; il remettra sur pied ses études

[1] Sainte-Beuve, *Correspondance*, t. I, p. 212.
[2] Sainte-Beuve, Lettre à Zola, 1867 : *Correspondance*, t. III.

antérieures sur Chateaubriand, il rétablira les faits qu'il a rapportés à leur juste mesure et comblera les lacunes auxquelles l'avaient obligé son admiration et celle du public. « La dévotion et la critique ne vont guère ensemble[1] » ; il revisera plusieurs fois les ouvrages passés ; enfin, dès que sa liberté trouvera des obstacles sur sa route, il n'hésitera pas à rompre ses liens les plus chers, fût-ce ceux de la princesse Mathilde : témoin son abandon du *Moniteur officiel* pour le *Temps* en 1869. Dès qu'il se sentira près d'être pris, il se sauvera : c'est là une qualité incommensurable. Il est généralement très difficile de se délivrer des chaînes que vous imposent les intérêts personnels, les idées et les mœurs de son temps. Il semble que celui qui parvient à goûter de tout sans s'y attacher a trouvé le chemin du talent, sinon du génie. Sainte-Beuve est arrivé à se délier facilement, parce que, trop déçu par son voyage à travers la vie, bien campé sur son socle de littérateur écouté, il est devenu tout esprit : il a pu écrire à son ami Vinet : « Je suis passé à l'état de pure intelligence critique, et, assistant avec un œil contristé à la mort de mon cœur, je me juge et je reste calme, froid, indifférent : je suis mort et je me regarde mort, sans que cela m'émeuve ou me trouble autrement... l'intelligence luit sur ce cimetière comme une lune morte ». Il fallait qu'il en soit ainsi pour qu'il s'acharne au travail colossal qu'il entreprit dès 1849, et dans lequel il ne montra pas une défaillance jusqu'à la fin : son cabinet était devenu un véritable laboratoire, où l'ac-

[1] Sainte-Beuve. *Chateaubriand et son groupe littéraire.*

tivité consciencieuse et éclairée avait seule le droit d'intervenir, prenant l'extérieur sous son joug sans jamais laisser aliéner la volonté du chercheur. Sainte-Beuve put alors jeter dans ses *Lundis* tout ce que ses yeux fureteurs et perçants avaient décelé, ce que son nez de flaireur avait senti, ce que son intelligence aiguisée avait perçu jadis dans le monde ; mais, aujourd'hui, c'est un observateur indifférent : « Plus je vais, plus je deviens indifférent, seulement les jugements se forment en moi, et, une fois établis, après deux ou trois secousses ou épreuves, ils sont affermis et ne délogent plus[1]. » « Mon seul plaisir est dans mon travail, quand je m'y suis enfoncé tête baissée, comme on s'enfonce dans un puits[2]. » N'avait-il pas, pour ne pas gêner son esprit, adopté un régime de sobriété, composé, le matin, de très peu de chocolat au lait sans pain, et, à midi, d'une tasse de thé avec un nuage de lait et une brioche qu'il partageait avec son chat.

*
* *

Organisme. — Faut-il chercher encore ici une relation avec l'état de l'organisme ? Nous ne savons ; toujours est-il qu'au moment de son grand revirement, de ses décisions fermes d'indépendance et de retraite, en 1849, il écrivait à Collombet qu'il souffrait de douleurs, probablement rhumatismales ; à ce moment, ces douleurs étaient limitées à quelques doigts de la main

[1] Lettre à Mlle E. Drouet.
[2] Lettre à Collombet.

droite; bientôt un accès de goutte immobilisa près de deux mois tout le bras. Nous avons retrouvé dans sa correspondance maints passages où il se plaint des souffrances que lui apporte l'hiver, des douleurs de goutte qui l'empêchent d'écrire ou même de travailler tant elles l'épuisent. Enfin, il marchait vers l'affection qui fut indirectement cause de sa mort, et ressentit à quelques années de là les vives souffrances des régions rénales, qui ne pouvaient être que les premières coliques néphrétiques[1] : le surmenage intellectuel et la vie sédentaire du sujet ont dû augmenter ses lésions.

Nous avons insisté longuement, dans le dernier chapitre, sur les rapports que pouvaient avoir l'arthritisme et la mentalité de notre sujet. Mais, depuis 1849, il y a quelque chose de nouveau, c'est cette stabilité morale et physique. Sans doute Sainte-Beuve avait l'âge de l'homme fait, capable de prendre des décisions fermes. Sans doute aussi ses chagrins récents avaient agi sur son esprit à la manière de chocs moraux, déterminant des actes et des attitudes depuis longtemps en puissance. Mais à quoi attribuer cette

[1] Sainte-Beuve avait la pierre; Ricord l'examina à plusieurs reprises, mais eut toujours des doutes sur la présence des calculs vésicaux; le Dr Veyne, l'ami de Sainte-Beuve, l'affirmait, au contraire, et disait même que c'était l'aiguillon qui tenait en éveil si fréquemment les besoins génitaux. Enfin, au printemps de 1867, Ricord fit un dernier sondage, probablement mal dirigé, puisqu'en décembre suivant, un abcès de la prostate était diagnostiqué. Sainte-Beuve, alors en proie à des souffrances terribles, ne sortit plus de chez lui à partir d'avril 1869. Il mourut le 13 octobre de la même année. L'autopsie fut faite par les Drs Piogey et Veyne, aidés du professeur Pinard, alors interne des hôpitaux.

résignation devenue subitement constante, alors que la goutte manifeste ses effets de plus en plus nettement et qu'en temps ordinaire elle coïncide avec un état d'esprit différent? Je crois qu'il faut dire que Sainte-Beuve éduqua lui-même sa volonté; qu'il fit son autopsychothérapie.

En tout cas, il ressort clairement de toute sa biographie que notre personnage avait un esprit essentiellement scientifique, qui, nous ne le nions pas, s'alliait harmonieusement à un talent littéraire reconnu, mais qui fut développé par les goûts et les études du sujet, et servi par les circonstances de sa vie et son tempérament. Cet esprit apparaît surtout très nettement à partir de 1848-1849; la volonté étant éduquée, l'homme restant désillusionné par l'amour et souvent par l'amitié, l'écrivain se contentant de la notoriété acquise, l'âme ayant trouvé un certain repos, le critique peut mettre en œuvre toutes les qualités qu'il tient de son hérédité ou de sa formation intellectuelle. Il garde le goût des lettres qu'il tient de son père, mais aussi la conscience et l'enthousiasme dans le travail, le goût des controverses théologiques et de la discussion critique, transmis par ses ascendants Anglais ou administrateurs. Alors il développe sa passion de la recherche, ses qualités de curieux scientifique, d'analyste exact, rigoureux, de psychologue pénétrant, qu'il a acquises durant son stage médical et philosophique dès vingt ans. Enfin, il est impartial et tolérant, parce qu'il sait trop et comprend tout. Il connaît l'homme parce qu'il s'est analysé lui-même à fond sous la force de son tempérament. Il réduit ses instincts aux fonc-

tions purement physiologiques et s'adonne tout entier, dans l'isolement, dans la retraite, sans défaillance jusqu'à la mort, à la formidable tâche qu'il s'est tracée. C'est un savant à l'esprit scientifique et médical; nous espérons le démontrer plus clairement encore dans la suite.

Tout cet exposé restant très flou pour différentes raisons, nous avons cru devoir présenter l'observation psychologique de Sainte-Beuve dans le résumé qui suit, résumé dont le plan est inspiré du *Vade-Mecum du Médecin-expert*.

Observation

Charles-Augustin Sainte-Beuve, né à Boulogne-sur-Mer, le 23 décembre 1804; mort, à Paris, le 13 octobre 1869.

I. Antécédents domestiques. — A. *Conditions de la famille :*

1° *Professionnelles.* — Père, directeur des Octrois de Boulogne, fin lettré.

2° *Pathologiques.* — Père arthritique, mort d'une esquinancie. Mère arthritique, morte octogénaire. Au moment de la conception, père âgé de plus de cinquante ans, mère ayant dépassé la quarantaine.

B. *Séjour dans la famille.* — N'a pas connu son père, mort avant sa naissance. Mère l'ayant porté dans le deuil et attristée par son veuvage. Enfance monotone et peu gaie; ni frère ni sœur. Trouva au collège un ami, futur prêtre, de caractère sérieux. Education religieuse et morale; instruction soignée à laquelle l'enfant répondit avec succès.

II. Antécédents personnels. — 1° *Constitution.* — Etat de santé satisfaisant, pas de maladies connues; tempérament arthritique, se manifestant par des signes physiques et psychiques. Hypospadias.

2° *Puberté.* — Instinct génital précoce, localisé surtout dans le domaine cérébral, s'accompagnant de rêverie, de tristesse, d'auto-analyse morale. Recherche la compagnie du beau sexe. Premiers pas génitaux à dix-huit ans, auprès de femmes quelconques.

Lectures voluptueuses, instruction littéraire supérieure, complétée par des études philosophiques et scientifiques, particulièrement histoire naturelle, anatomie, physiologie et philosophie condillacienne.

Travail opiniâtre servi par intelligence aiguisée et grande mémoire.

3° *Adolescence.* — Excès génitaux. Grand besoin d'aimer et d'être aimé; rêverie, hypocondrie avec idées de suicide. Ambition.

Fait ses études en médecine pendant quatre ans. Devient matérialiste.

Goûts pour la poésie, écrit les *Poésies de Joseph Delorme*, véritable auto-observation.

4° *Age viril.* — Calvitie précoce, obésité précoce; petits accidents génitaux fréquents (herpès de la verge).

Régime alimentaire irrégulier. Situation pécuniaire précaire.

Ambition. Attachement pour sa mère; vénération pour ses premiers maîtres et les hommes éminents de son temps. Amour pour les femmes. Susceptibilité très marquée. Rêverie triste. Auto-analyse. Ecrit son roman de *Volupté*, qui n'est qu'une étude minutieuse de ses propres sentiments. Grand besoin de mobilité intellectuelle. Fréquente dans toutes les sociétés à sa portée, quelles que soient leurs opinions. Commence l'édifice mosaïque de son œuvre critique. Inquiet, hésitant sur la philosophie et la religion à adopter. Volonté chancelante.

Travail acharné, qualités d'analyste, d'observateur psychologue, curiosité scientifique, légère partialité.

III. Etat actuel (1850). — *Age mûr :* 1° *Physique :* a) *Portrait.* — Nez du curieux, yeux perspicaces; pas beau,

mais visage avenant, donnant confiance à ses clients littéraires, ceux qu'il observe directement.

b) *Organisme.* — A premières atteintes de rhumatisme goutteux — Coliques néphrétiques. Calculs vésicaux devant causer indirectement sa fin. Tumeur bénigne de la verge qu'il fait opérer.

2° *Sentiments et passions.* — Devient indifférent en matière de critique, toujours sensible quand il s'agit de lui-même. Se contente de son sort, se voue à son travail en adoptant un régime alimentaire qui le lui permette. Instinct sexuel réduit aux besoins physiologiques. Curieux de psychologie, de littérature, de science médicale. Amour-propre, attachement filial, bon pour autrui, regrette de n'avoir pu se fonder une famille, avoir des enfants. Amour éteint. N'a pas d'opinions philosophiques, ni politiques. Doute en religion, n'adopte point de doctrine. Tolérant, il prêche la liberté de tous les actes.

3° *Caractère.* — Volonté affermie, mais rêveur, résigné. Vie retirée dans le travail, se lance dans la société politique et littéraire une fois par semaine, le lundi. Travail colossal, son œuvre en est la preuve.

4° *Intelligence.* — Toujours remarquable, grosse mémoire, observation, analyse, déduction, esprit scientifique et médical.

II. — L'ŒUVRE

I. ORIGINES PHILOSOPHIQUES ET MÉDICALES

Tout auteur laisse infailliblement dans ses écrits, qu'il le veuille ou non, une part de sa biographie et de ses idées, en soulignant les circonstances de sa vie qui ont influé sur ses conceptions et sa méthode. Sainte-Beuve a dispersé tout cela dans son œuvre immense, et il ne tiendrait qu'à un chercheur, qui en ait le temps, d'en glaner les brins éparpillés et d'en faire un ensemble parfait avec les paroles mêmes de l'écrivain. Nous allons essayer de donner les grandes lignes de cet ensemble avec nos faibles moyens.

« Ma première jeunesse, du moment que j'avais commencé à réfléchir, avait été toute philosophique et d'une philosophie positive en accord avec les études physiologiques et médicales auxquelles je me destinais[1]. » Qui lui donna le goût de cette philosophie? qui le guida dans ses efforts? Ce fut d'abord le maître de pension Landry, ancien professeur, qui comptait au nombre de ses relations Daunou, de Boulogne-sur-Mer

[1] Sainte-Beuve, *Portraits de Femmes* : article sur La Rochefoucauld.

comme le jeune collégien ; les deux compatriotes firent donc connaissance, et Daunou conseilla à son protégé de suivre les cours de l'Athénée ; là Destutt de Tracy enseignait ses idées ; Sainte-Beuve lui fut présenté et suivit son enseignement. Or, Daunou, de Tracy, et même Landry, comme Bichat, Cabanis, Lamark, pour ne citer que ces noms, avaient fait leurs études à la fin du XVIIIe siècle ; à cette époque, qui suivait celle des encyclopédistes, ou tout au moins en dépendait déjà étroitement, la philosophie de Condillac régnait en maîtresse dans les écoles ; nous ne pouvons ici mieux faire que d'emprunter à la thèse de M. Arène (dont une partie a paru dans les *Archives* de Lacassagne[1]) pour faire ressortir nettement à quelles sources allait boire le futur grand critique : « Toute connaissance, lui apprit Condillac, se réduit à l'analyse. La réalité se présente à nous dans un état de confusion : la science a pour objet de mettre de l'ordre dans ce chaos. Nous n'acquérons de connaissances qu'à mesure que nous démêlons une plus grande quantité de choses et que nous remarquons mieux les qualités qui les distinguent : nos connaissances commencent au premier objet que nous avons appris à démêler[2]. » En vertu d'une nécessité mentale, la connaissance exige, comme condition préliminaire, la dissociation des éléments, dont l'ensemble constitue l'objet de l'expérience et celui de la pensée ; la connaissance de

[1] A. Arène, *Essai sur la philosophie de Xavier Bichat*, thèse inspirée par M. le professeur A. Bertrand.

[2] Condillac, *Logique ou les premiers développements de l'art de penser*, p. 8.

la nature sensible et celle de notre pensée elle-même et de ses produits devant marcher de pair. Sous son premier aspect, l'analyse soumet à un ordre de succession ce qui se présente dans l'expérience primitive comme simultané..... Enfin, l'esprit aperçoit de nouveau comme simultané ce qu'il a dû rendre successif; mais cette simultanéité est son œuvre, et elle est telle que chacune des parties apparaît avec netteté à l'esprit, tout en étant reliée à tous les autres éléments...

« L'analyse est dans une méthode complète. »

C'était une telle méthode que, depuis longtemps, Diderot, d'Alembert, Montesquieu, Buffon mettaient en application, quand Destutt de Tracy la reprit et la développa, en même temps qu'il donna plus d'essor à la doctrine sensualiste, en l'appuyant sur des faits physiologiques. Condillac avait écrit : « Notre premier objet, celui que nous ne devons jamais perdre de vue, c'est l'étude de l'esprit humain, non pour en découvrir la nature, mais pour en connaître les opérations, observer avec quel art elles se combinent et comment nous devons les conduire, afin d'acquérir toute l'intelligence dont nous sommes capables. » De Tracy, continuant à flétrir la métaphysique, et s'inspirant de ce mot de son maître : « La méthode expérimentale est le fondement de toute philosophie qui mérite ce nom » a introduit dans sa science les données de la physiologie.

Qui parle de Tracy évoque aussitôt le nom de Cabanis; en effet, les deux amis de la Société d'Auteuil, du petit cercle jacobin, se sont entr'aidés et complétés pour

donner, l'un *les Eléments d'Idéologie*, l'autre *les Rapports du Physique et du Moral*. Ce dernier livre eut une influence considérable au commencement du XIXe siècle : non seulement il répondait aux besoins du temps, mais il précisait, il réunissait toutes les idées qui, voguant alors dans l'air, ne demandaient qu'un talent pour s'exprimer. Il est impossible que Sainte-Beuve ne s'en soit pas pénétré ; d'ailleurs ses articles sur tous les philosophes du XVIIIe siècle prouvent bien qu'il les connaissait à fond et les critiquait à bon escient : je dirais même plus : il semble se jouer au milieu d'eux, comme s'il avait pris part à leurs luttes, et dans tous les cas il montre clairement qu'il les comprend et les aime. Dans son étude sur Fauriel, chez qui il se plaît à reconnaître Cabanis, il dit : « Cabanis (et je n'entends hasarder ici que mon opinion personnelle) n'est pas encore bien jugé de nos jours ; malgré un retour impartial, on ne me paraît pas équitable. Les plus justes à son égard font l'éloge de l'homme et traitent un peu légèrement le philosophe. Cabanis l'était pourtant, si je m'en forme une idée exacte, autant qu'aucun de son temps et du nôtre ; il l'était dans le sens le plus élevé, le plus honorable et le plus moral, — un amateur éclairé et passionné de la sagesse. Je ne prétends pas le moins du monde, en m'exprimant de la sorte, m'engager de près ni de loin dans l'appréciation d'un système qui a peu de faveur, qui n'en mérite aucune à le juger par certains de ses résultats apparents, et dans lequel on est heureux de surprendre à la fin les doutes raisonnés de Cabanis lui-même : mais ces doutes vraiment supérieurs ne sont-ils pas plus sérieusement enchaînés et

peut-être plus considérables qu'on ne l'a dit[1] ? » Si Sainte-Beuve ne soutient ici que l'homme et sa méthode, sans admettre les idées, c'est que nous sommes encore en mars 1846, avant le grand virement, le retour de 1848 : mais plus tard, alors que les liens mondains et littéraires ont disparu, il redonnera une grande partie de sa faveur aux idéologues et même semblera monter un degré de plus et vanter le positivisme ; voilà ce qu'il dira de Littré en 1863 : « Il appartient enfin, pour le définir par un dernier mot, à cette élite, à cette école consciencieuse et méritante, toujours rare, mais insensiblement plus nombreuse, de naturalistes philosophes qui tendent à introduire et à faire prévaloir en tout les procédés et les résultats de la science, et qui, affranchis eux-mêmes, s'efforcent peu à peu, et plus peut-être qu'il n'est possible, d'affranchir l'humanité des illusions, des vagues disputes, des solutions vaines, des idoles et des puissances[2]. » C'est sans doute favorable, mais c'est indécis : l'auteur ne se décide pas à dire fermement s'il est positiviste ou non ; je crois d'ailleurs que, même à la fin de sa vie, Sainte-Beuve ne le fut pas ; nous l'avons montré toujours inquiet ; ses opinions philosophiques n'avaient pas de nuances ; nous en sommes toujours au même point, au coteau modéré, au scepticisme scientifique qui ne nie rien, mais qui cherche. « Qui dit sceptique ne dit pas qui doute, mais qui examine. Il examine tout et n'est disposé à trancher sur rien. Jamais il ne tirera la barre après lui.

[1] Sainte-Beuve, *Portraits contemporains*, article sur Fauriel, p. 179, t. IV.

[2] Sainte-Beuve, *N. L.*, V, article sur Littré.

« Tant qu'il y aura des hommes sur la terre, on cherchera ainsi toujours, et le dernier mot reculant sans cesse ne se trouvera jamais[1]. » Voilà Sainte-Beuve.

Nous nous éloignons un peu de notre point de départ, mais nous l'avons cru nécessaire pour montrer que notre sujet, même à grande distance, a été influencé par les acquisitions de sa première jeunesse et pour définir ce qui lui en est resté particulièrement. Je crois que c'est surtout la méthode qu'il en a retenue et appliquée, toujours le plus complétement; cette méthode, il l'admirait surtout chez Daunou : « Il est maître en fait de méthode » a dit Mignet. Cet esprit d'ordonnance et de classification, il le porte en toutes choses... On pourrait dire qu'héritier fidèle, et, en un sens, héritier pieux des richesses d'un siècle dont il égalait presque la tâche à celle de l'esprit humain, il aima mieux classer que renouveler[2]. » Sainte-Beuve enviait jusqu'au style « surtout scrupuleux, sensé, clair, à la Daunou, à la Française ». Son esprit était imprégné du XVIIIe siècle, comme tout travailleur de son temps, surtout comme tout travailleur scientifique.

Il faut remarquer, d'autre part, que l'époque scientifique et médicale obéissait brillamment à ce nouvel essor, auquel les encyclopédistes avaient donné le vol. Lamark avait publié sa *Philosophie zoologique* en 1809, et ses théories régnaient dans le monde des savants : le transformisme était admis ainsi que l'action des milieux sur les espèces et les individus. La médecine n'échappait pas à l'entrain général et la clinique

[1] Sainte-Beuve, *P. C.*, IV, Méditations sur la religion.
[2] Sainte-Beuve, *P. C.*, IV, p. 273.

faisait somptueusement sa route sur le chemin de l'observation et de l'analyse : Laënnec, Broussais, Trousseau sont des noms; Gall après Georges Leroy et les psychiatres s'appliquaient particulièrement à la constatation des idées émises par Cabanis sur les rapports du physique et du moral. Tous ces talents (et j'en passe), en général très populaires, montraient la fécondité de la voie ouverte aux études médicales.

Sainte-Beuve s'y laissa entraîner : il prit sa première inscription le 3 novembre 1823, mais, sans doute à cause de sa sensibilité, il se lassa bien vite, et, un an après, demandait à son ancien professeur Dubois de lui trouver dans les lettres un chemin à tracer. Dubois l'encouragea à continuer la carrière entreprise, de sorte qu'il se fit violence pour se mettre sérieusement à l'œuvre et s'obligea un temps à ne plus avoir sous la main d'ouvrages étrangers à la médecine. Il fut externe pendant une année à l'hôpital Saint-Louis, servit successivement sous Richerand et Dupuytren et « profita beaucoup de tout l'enseignement médical anatomique et physiologique à cette date ». A la fin de 1827, après avoir subi trois examens de fin d'année, il prit sa quinzième inscription, mais ce fut la dernière; déjà il n'avait pu résister à écrire dans sa chambre d'externe les lamentations de Joseph Delorme, la vision de la gloire littéraire l'emportait décidément. Cependant l'empreinte médicale est restée et nous montrerons plus loin qu'elle fut profonde. Voici, à titre de document, la copie du rapport qui nous a été communiqué par le secrétariat de la Faculté de Médecine de Paris, grâce à l'obligeance de M. le professeur Pinard :

RAPPORT

« En dépit de mes recherches dans les archives de la Faculté, il ne m'a pas été possible de retrouver la trace du dossier d'étudiant de Sainte-Beuve.

« En compulsant les registres des inscriptions et des consignations pour les examens, j'ai pu reconstituer la scolarité qu'il a accomplie de 1823 à 1827.

« Il résulte en effet de mes recherches que Sainte-Beuve a pris quatorze inscriptions trimestrielles, du quatrième trimestre de l'année 1823 jusqu'au premier trimestre de l'année 1827. Deux trimestres s'écoulèrent sans qu'il fit acte de scolarité, puis la quinzième inscription lui fut délivrée au cours du quatrième trimestre 1827.

« Le registre des inscriptions de l'année 1828 ne porte pas mention que la seizième inscription ait été délivrée à Sainte-Beuve au cours de cette année-là.

« Comme ce fut précisément en 1828 qu'il publia son premier ouvrage, nous sommes peut-être fondés à penser qu'il abandonna dès cette époque les études médicales et qu'il ne termina jamais sa scolarité.

« S'il en est ainsi, nous pouvons conclure que jamais Sainte-Beuve ne se présenta à l'un des six examens, exigés à cette époque, des étudiants en médecine, pour obtenir le diplôme de docteur.

« En effet, Sainte-Beuve entreprit ses études sous le régime de la loi du 19 ventôse, stipulant que les étudiants ne pourront se présenter aux examens, qu'après avoir suivi *pendant quatre années* l'une ou

l'autre des Ecoles de Médecine et acquitté les frais d'études.

« Sainte-Beuve n'ayant pas, semble-t-il, acquitté les droits afférents à la seizième inscription, ne se trouvait donc pas dans les conditions requises pour se présenter aux examens probatoires. »

Sainte-Beuve ne garda pas mauvais souvenir de l'Ecole de Médecine, et souvent se flatta d'y être passé : « J'ai eu l'honneur, dit-il encore au Sénat en 1868, d'être autrefois un élève de cette Faculté de Médecine.... c'est à elle que je dois l'esprit de philosophie, l'amour de l'exactitude et de la réalité physiologique, le peu de bonne méthode qui a pu passer dans mes écrits même littéraires. » Cette méthode, il aimait à la retrouver dans de longs entretiens avec les médecins. Il garda longtemps des relations avec Alibert, qu'il avait connu à l'hôpital Saint-Louis. Villemin, Michon, le dernier baron Larey fréquentaient chez lui. Il ne se lassait pas de longues conversations scientifiques avec le Dr Charles Robin et Berthelot, qui le mettaient volontiers au courant des progrès scientifiques et médicaux. Il vantait Raspail et admirait Pasteur. Enfin, il eut des relations constantes avec le corps médical par de vives amitiés : le Dr Paulin le logea, lui et sa mère, pendant près de deux ans, à son retour de Liège, mais surtout dans les dernières années, le Dr Piogey et le Dr Veyne étaient ses intimes, et l'assistèrent pour ainsi dire jusqu'à sa mort. Il faisait du Dr Veyne le plus grand cas comme ami et comme médecin, et disait de lui qu'il avait le coup d'œil médical hippocratique ; il appréciait ses qualités

de lettré en même temps que son talent médical. C'était une amitié profitable à tous les points de vue, dont le critique usa sans aucun doute avec toute son intelligence; elle aurait entretenu, s'il en avait été besoin, les principes acquis à la vingtième année, à cet âge où tout s'incruste dans l'esprit pour une vie.

2. CONCEPTIONS MÉDICALES

« La littérature, la production littéraire n'est point distincte ou du moins séparable du reste de l'homme et de l'organisation; je puis goûter une œuvre, mais il m'est difficile de la juger indépendamment de la connaissance de l'homme même et je dirais volontiers : tel arbre, tel fruit. L'étude littéraire me mène ainsi tout naturellement à l'étude morale. » Pour mettre un tel désir en application, il fallait bien que Sainte-Beuve ait gardé des souvenirs médicaux. On en retrouve en effet les traces à chaque page de son œuvre.

Les principes de Lamark gouvernent toute étude. Un esprit, un cerveau est considéré comme naissant avec des propriétés caractéristiques qui le différencient d'un esprit voisin, mais aussi comme évoluant, se transformant au fur et à mesure qu'il se développe. « Il y a des temps décisifs dans la vie des individus, où leur constitution physique ou morale subit de graves changements et se fonde comme derechef; où l'on refait bail, pour ainsi dire, sur un certain pied et à de certaines conditions, avec ses idées, avec ses moyens; il y a enfin des années critiques, climatériques, comme disaient les anciens médecins, palingénésiques, comme

disent de modernes philosophes. Cela semble aussi se reproduire assez fidèlement dans la vie d'une époque. Il y a des moments où le cours général des choses amène de certains aspects naturels et où il se dispose de certains retours, de certaines inclinaisons, vagues sans doute, mais que l'activité humaine bien dirigée et agissant avec quelque concert peut saisir, déterminer, et achever[1]. » Ces lignes donnent même une certaine note bergsonienne qui frappe, en apparaissant si prématurément. Les suivantes sont plus pures encore : « Il n'est pas douteux pourtant que, quoique l'homme veuille faire, penser, ou écrire, il dépend d'une manière plus ou moins prochaine de la *race* dont il est issu, et qui lui a donné son fonds de nature ; qu'il ne dépend pas moins du *milieu* de société et de civilisation où il s'est nourri et formé, et aussi du *moment* ou des circonstances et des événements fortuits qui surviennent journellement dans le cours de la vie[2]. »

Mais, Sainte-Beuve attache plus d'importance encore aux propriétés innées de l'individu. Où l'individu puise-t-il ses caractères? Dans l'action immuable de l'hérédité. Il est entendu que le sujet hérite des caractères distinctifs, physiques et moraux, de sa race. Chateaubriand et Lamennais étaient tous deux bretons, et tous deux croyants fanatiques, ardents dans leur foi, tristes, mélancoliques, comme les habitants de leur pays d'origine. Que le sujet soit breton, normand, gascon, qu'il soit français ou allemand, qu'il soit

[1] Sainte-Beuve, *P. C.*, t. II, p. 472. Dix ans après en littérature.
[2] Sainte-Beuve, *N. L.*, t. VII, p. 67, article sur Taine.

sémite ou chrétien, il représente une sorte de résultante de toutes les qualités inhérentes à sa race. A. Comte traduisait cette idée ainsi : « Nous sommes de plus en plus dominés par les morts. »

L'individu hérite encore de sa propre famille. Sainte-Beuve le reconnaît pour lui-même :

> Mon père ainsi sentait ; si né dans sa mort même
> Ma mémoire n'eut pas son image suprême,
> Il m'a laissé du moins son âme et son esprit
> Et son goût tout entier, à chaque marge écrit[1].

Et encore :

« Quant au goût de la lecture et à cette vocation littéraire si prononcée, qui se mêlait chez moi à une disposition rêveuse presque dès l'enfance, je me les suis très bien expliqués plus tard et je les tenais de mon père.

« Mon père, en effet, qui ne m'a jamais vu, et qui mourut dans les premiers mois de son mariage avant ma naissance, avait fait de fort bonnes études ; et au milieu même de toutes ses occupations administratives, ou des distractions bien autrement graves de la Révolution, il n'avait jamais cessé de cultiver la chose littéraire avec amour, avec prédilection. Ses livres, dont un certain nombre m'ont été transmis, sont couverts de notes aux marges, tout remplis de papiers intercalés, contenant des anecdotes, des références historiques remarquables, de beaux ou de touchants passages de poètes anciens ou modernes : son Virgile, son Anacharsis en sont criblés. Evidemment à travers ses

[1] Sainte-Beuve, *Pensées d'août.*

journées et ses veilles si bien remplies par d'autres devoirs, mon père ne perdait aucune minute, de même qu'il utilisait pour ses extraits le moindre bout de papier. Homme sobre et de mœurs continentes, d'une sensibilité vive qui ne s'était jamais dispersée, il avait plus de cinquante ans, lorsqu'il épousa ma mère, et il put transmettre à son fils les traces acquises des habitudes littéraires qu'il avait contractées depuis longtemps. C'est ainsi que, dès l'enfance, j'aimais les livres, les notices littéraires, les beaux extraits des auteurs, en un mot, tout ce qu'aimait mon père. Le point où lui-même était arrivé se trouva comme fixé à l'origine dans mon organisation, et ç'a été mon point de départ.

« Ma mère, fille d'une Anglaise et d'un marin, mariée elle-même assez tard et dans la seconde jeunesse, me transmit un fond de constitution solide, saine, avec un coin de fermeté et de décision critique que n'avait peut-être pas au même degré mon père[1]. »

Sainte Beuve faisait même une distinction dans l'hérédité directe : « J'ai ouï dire à M. Dupont (de Nemours) que tous les hommes distingués qu'il avait connus avaient des mères de mérite et d'esprit. » C'est de Candolle qui dit cela dans ses Mémoires. Buffon pensait de même. Une telle remarque, confirmée par des esprits observateurs et d'aussi éminents naturalistes, a force de loi. Aussi Sainte-Beuve fera toujours grand cas des renseignements qu'il pourra recueillir sur l'hérédité maternelle de ses sujets. Cette pensée de ses *Cahiers* paraît caractéristique : « Si l'on connaissait bien la race

[1] Sainte-Beuve (*Table générale et analytique des Causeries du Lundi*, Ch. Pierrot).

physiologiquement, les ascendants et ancêtres, on aurait un grand jour sur la qualité secrète et essentielle des esprits, mais le plus souvent cette racine profonde reste obscure et se dérobe. Dans le cas où elle ne se dérobe pas tout entière, on gagne beaucoup à l'observer. On reconnaît, on retrouve l'homme supérieur, au moins en partie, dans ses parents, dans sa mère surtout, cette parenté la plus directe et la plus certaine. »

Il distinguera encore l'hérédité atavique et l'hérédité collatérale ; à propos de Fontanes, descendant littéraire de Racine, « On a remarqué, dit-il, dans la suite des familles, que souvent le fils ne ressemble pas à son père ; mais que le petit-fils rappelle son aïeul, le petit-neveu son grand-oncle, en un mot que la ressemblance parfois saute une ou deux générations, pour se reproduire (on ne saurait dire comment) avec une fidélité et une pureté singulières dans un rejeton éloigné. Il en est de même, en grand, dans la famille humaine et dans la suite inépuisable des esprits. »

Au sujet de Chateaubriand, dont la sœur Lucile représentait le talent en femme, il écrit : « J'ai souvent pensé que les sœurs de grands hommes, d'hommes distingués, quand la nature les a faites les dignes sœurs de leurs frères, leurs égales par l'esprit et par le cœur (ce qui s'est vu plus d'une fois), se trouvent plutôt supérieures à eux à d'autres égards... » Et en notes « J'ai eu l'occasion souvent de vérifier cette observation et de m'en pénétrer dans le travail que j'ai entrepris sur Port-Royal », et il parle d'Euphémie, sœur de Pascal, de la mère Angélique, sœur du grand Arnauld et de

M. d'Andilly, de Nicole et de sa sœur Charlotte, de Pomponne et de la sœur Angélique (de Saint-Jean).

A propos des sœurs des grands hommes, il s'aperçoit qu'il est plus facile d'étudier leurs esprits, parce qu'elles ne sont pas soumises à toutes les influences qu'exige la vie d'homme. Lucile « c'est le génie de son frère, dégagé de tout alliage d'auteur, de toute complication littéraire, mondaine, politique et vaine, le pur génie avant qu'il ait revêtu ou après qu'il aura rejeté l'enveloppe mortelle » ; et, cheminant dans l'étude de Port-Royal, il remarquera qu'Euphémie, la mère Angélique, la sœur de Pomponne, gardent leur pureté d'esprit, parce qu'elles l'ont isolé du monde. C'est, qu'en effet, Sainte-Beuve considère l'action du milieu, la vie en somme, comme agissant sur l'esprit tantôt à l'effet d'un poison, tantôt à l'effet d'un médicament, qui ruinent un organe ou l'exacerbent dans ses fonctions, ou le guérissent. « Dans toute nature éminente, pour la bien connaître, l'étude des origines ou de la formation importe beaucoup » ; en effet, quelle action intense, quelle empreinte indélébile que celle des acquisitions de la jeunesse, alors que la volonté ne s'est pas encore éduquée, que l'enfant et l'adolescent restent tout eux-mêmes, se livrant à leurs instincts, se laissant aller aux forces intérieures qui les poussent impérieusement. Il est donc nécessaire d'étudier les débuts, de rechercher les premières lectures, les lectures préférées, de déchiffrer les manuscrits de jeunesse, de découvrir les pensées les plus fréquentes et les occupations favorites de l'adolescence, de montrer enfin comment dans le jeune âge le sujet se prépare, incons-

ciemment, l'esprit que, plus tard, il développera au grand jour.

Il n'est pas jusqu'à la gestation qui n'ait son influence et Sainte-Beuve le sait : à M. de Frarière, auteur d'un livre intitulé *Education antérieure, Influences maternelles pendant la gestation*, il écrivait : « Je viens pourtant de prendre connaissance de vos idées. L'idée essentielle me paraît juste, incontestable : l'influence de la mère et de ses dispositions sur l'enfant pendant la gestation. Mais, monsieur, vous compliquez cette idée de quantités d'hypothèses, de questions selon moi superflues et des plus obscures ..... J'aurais aimé vous voir traiter cette question physiologique en homme de science ; vous avez des faits, des observations, multipliez-les, tâchez de les avoir le plus authentiques que vous pourrez.

« J'ai moi-même un fait à vous produire à l'appui de cette influence. Ma mère a perdu mon père la première année de son mariage, elle était enceinte de moi, elle m'a donc porté dans le deuil et la tristesse ; j'ai été abreuvé et baigné de tristesse dans les eaux mêmes de l'amnios ; eh bien ! j'ai souvent attribué à ce deuil maternel la mélancolie de mes jeunes années et ma disposition à l'ennui.

« Mais tout cela est bien vague et difficile à déterminer dans la juste mesure : *je voudrais voir chez vous des faits* et toujours des faits soigneusement recueillis, vérifiés[1]. »

Enfin l'individu, considéré en lui-même, indépen-

[1] Sainte-Beuve, *Correspondance*, t. I, p. 298.

damment de l'hérédité et du milieu, aura ses traits personnels, qu'il tiendra de son âge, de son sexe, et tout particulièrement de son organisme, de sa constitution physique ; il importera de savoir s'il est laid, s'il est infirme, s'il est malade ; le physique et le moral influent l'un sur l'autre ; nous retrouvons ici Cabanis : « Médecins, moralistes, n'oubliez pas que Carrel avait une maladie de foie et qu'il en avait gardé l'irritabilité ». La folie de Bernardin de Saint-Pierre est tout entière dans *les Lundis*. A propos de Pascal, la question : Pascal était-il un fou, un halluciné? est envisagée dans *Port-Royal*.

Sainte-Beuve ne se laissa pas gagner par la théorie de Moreau de Tours sur le génie; il croyait le problème inexplicable. Mais il avait, sans aucun doute, songé à se faire une opinion ; il savait en effet ce qu'était la folie. En voici la preuve : « Je lis avec le plus sérieux intérêt, écrivait-il au Dr E. Sémerie au sujet de sa thèse *Des symptômes intellectuels de la folie*, cette thèse savante où vous vous appliquez à établir des lois pour ce qui en semblait le moins susceptible. Je m'efforce de bien saisir les principes d'une forte école dont j'ai le respect (l'Ecole d'A. Comte), et à laquelle je ne résiste qu'en partie et sur quelques points. Mes objections, que je ne puis vaincre, porteraient principalement sur ceci :

« Autre chose est d'être ce qu'on appelle fou dans le sens moral, autre chose la folie réelle au sens médical. Que l'une de ces folies confine à l'autre et y mène ou y prédispose, c'est possible. Mais quelle différence toutefois ! Il y a entre les deux la lésion

physique, organique[1]. » Un médecin dirait aussi bien.

La synthèse de toutes ces actions, attaquant pour ainsi dire de toutes parts l'individualité, constituera le tempérament; Sainte-Beuve n'oubliait pas de le faire intervenir à l'occasion. M. Troubat nous rapporte dans ses *Souvenirs du dernier Secrétaire de Sainte-Beuve* une conversation qu'il eut un jour avec son maître et qui sert de preuve à ce que nous avançons : « ... J'ai eu

[1] Sainte-Beuve, *Correspondance*, t. II.

Nous croyons devoir rapporter ici ce passage de l'article de Sainte-Beuve sur Emile Deschanel, article qu'il a écrit en 1864 et qui montrera quelles idées avaient acquises le critique vers la fin de sa carrière. Il semble qu'il admet un domaine connaissable dans lequel il faut puiser en scientifique, agir en positiviste, dans lequel il faut se montrer disciple d'A. Comte; et un domaine inconnaissable dont le psychologue doit tenir compte qui n'est pas encore limité, mais où il faut renoncer à creuser, tout en en constatant la portée :

« . . . De là l'idée qui est graduellement venue de ne plus s'en tenir exclusivement à ce qu'on appelait la critique du goût, de creuser plus avant qu'on avait fait encore dans le sens de la critique historique, et aussi d'y joindre tout ce que pourrait fournir d'éléments ou d'inductions la critique dite naturelle ou physiologique.

Que ce dernier mot n'effraye pas; que l'on n'aille pas crier tout d'abord au matérialisme, comme je l'ai entendu d'un certain côté. Il n'y a pas lieu à une pareille accusation, si la méthode est bien comprise et si elle est employée comme elle doit l'être; car, quelque soin qu'on mette à pénétrer ou à expliquer le sens des œuvres, leurs origines, leurs racines, à étudier le caractère des talents et à démontrer les liens par où ils se rattachent à leurs parents et à leurs alentours, *il y aura toujours une certaine partie inexpliquée, inexplicable*, celle en quoi consiste le don individuel du génie; et bien que ce génie évidemment n'opère point en l'air ni dans le vide, qu'il soit et qu'il doive être dans un rapport exact avec les conditions de tout genre au sein desquelles il se meut et se déploie, on aura toujours une place très suffisante (et il n'en faut pas une bien grande pour cela) où loger ce principal ressort, ce moteur inconnu, le centre et le foyer de l'inspiration supérieure ou de la volonté, la monade inexprimable. » (Sainte-Beuve, *N. L.*, IX, p. 70.)

pour secrétaire mon ami Levallois qui était spiritualiste et qui me contrecarrait souvent... ; un jour, Feydeau était là, dans ce fauteuil, avec sa nature robuste, tout le contraire de celle de Levallois, délicate et fluette. J'ai vu le contraste entre les deux systèmes et que notre tempérament influe beaucoup sur notre philosophie. Feydeau étalait avec tout son orgueil naïf des doctrines grossièrement matérialistes ; ... »

Si notre tempérament commande à nos idées, il est évident que, dans nos œuvres, il rejaillira du plus clair de sa source. Aussi dans un ensemble de poésies, dans un roman, dans un groupe d'articles, verra-t-on toujours, après avoir fait la part des influences étrangères même matérielles, ressortir le caractère dominant, la « faculté maîtresse » comme l'appelle Sainte-Beuve. C'est la dominante de Taine, c'est la diathèse dans un organisme. Cette faculté apparaît quelquefois dépourvue de tout cortège, comme chez Mme Desbordes-Valmore et chez Lamennais qu'il faut expliquer « par la physiologie, par le tempérament ». Mais il arrivera qu'elle soit dissimulée dans une gangue d'attraits ou de nécessités de tous ordres : peu importe, Sainte-Beuve saura toujours le démêler et lui donner ses caractères. C'est ainsi qu'il fait de Th. Gauthier un peintre, un visuel, un coloriste ; de saint François de Sales un esprit supérieur ; de Chateaubriand un « mélancolique » amoureux et noble. Nous nous plaisons à citer un passage de l'étude sur Port-Royal, où l'auteur définit clairement ce qu'il voulait entendre par faculté maîtresse :

« ... Ceux mêmes qui ont un trait singulier dominant, presque excessif, et qu'on désigne d'abord par là,

s'ils sont vraiment grands, y unissent, y subordonnent et groupent alentour toutes les qualités diverses qu'ils ont à des degrés moindres mais pourtant éminents encore. Quand on n'a pas l'expérience directe des hommes et qu'on ne connaît les plus distingués que par les aspects principaux et de loin, on est tout surpris, si ensuite on les aborde, de les trouver si différents par d'autres côtés, de ce qu'on se figurait, et plus complets d'ordinaire. Celui qu'on ne peignait que par les grands coups d'une imagination souveraine qui éclate dans ses écrits, on est tout surpris (à causer avec lui) de lui trouver, en sus et d'abord, tant de sens, de suite judicieuse ; celui qu'on voyait par ses poésies tout mélancolique et tendre, ou pathétique au théâtre, et qui l'est sincèrement, on est étonné de le rencontrer ferme et net au commerce de la vie, spirituel ou même mordant... bref les hommes marquants et qualifiés d'un beau don, pour être véritablement distingués et surtout grands, pour ne pas être de sublimes automates et des maniaques de génie, doivent avoir et ont le plus souvent les autres qualités humaines, non seulement moyennes mais supérieures encore. Seulement, s'ils ont une qualité décidément dominante, le reste s'adosse à l'entour et comme au pied de cette qualité. » Suit une admirable étude psychologique de saint François de Sales.

Ainsi la faculté maîtresse définit l'homme, surtout l'homme supérieur, parce qu'elle est chez lui le centre de toutes les facultés intellectuelles et morales. Elle peut définir une société tout entière, comme cette fameuse « maladie de René », dont la description se

trouve tout au long dans le tome I des *Causeries du Lundi*, cette maladie que nous appellerions maintenant inquiétude et qui rongeait tous les hommes au temps de bouillonnement du XIXe siècle.

La faculté dominante a donc une grande importance dans la psychologie, et, bien déterminée, elle mène tout naturellement à un rapprochement des individus, à un groupement, à une flore des esprits éminents. Sainte-Beuve, au cours de ses recherches pour l'étude de Port-Royal, aura l'idée de cette classification. Il la définira, en démontrant que la faculté maîtresse peut être prise comme base d'une classification des esprits. Les éléments seconds serviront à introduire dans les grandes catégories des sous-classes et ainsi de suite, jusqu'à une analyse pour ainsi dire schématisée et applicable à l'humanité tout entière. « Les familles véritables et naturelles des hommes ne sont pas si nombreuses; quand on a un peu observé de ce côté et opéré sur des quantités suffisantes, on reconnaît combien les natures diverses d'esprit, d'organisation, se rapportent à certains types, à certains chefs principaux. Tel contemporain notable qu'on a bien vu et compris vous explique et vous pose toute une sériede morts, du moment que la réelle ressemblance entre eux vous est manifeste et que certains caractères de famille ont saisi le regard. C'est absolument comme en botanique pour les plantes, en zoologie pour les espèces animales. Il y a l'histoire naturelle morale, la méthode (à peine ébauchée) des familles naturelles d'esprit. Un individu bien observé se rapporte vite à l'espèce qu'on a vue de loin, et l'éclaire. » Dans chaque classe, il existe des esprits premiers et

seconds, les derniers étant représentés par Fontaines de Port-Royal, par Eckermann, qui possédait en petit les qualités, toutes les qualités de Goethe.

Sainte-Beuve ne limite pas sa méthode à l'individu; qu'il examine une famille, une société, une époque, fût-ce un siècle, il donne la dominante, subordonnée d'ailleurs à celle des individus. La famille Arnauld a sa faculté maîtresse, la société romantique est tout entière mélancolique, le XVIIe siècle diffère du XVIe et du XVIIIe siècle par sa dominante. L'avenir lui-même est prévu, il doit porter une dominante, qu'en 1850 Sainte-Beuve déterminera brillamment dans une étude sur Flaubert. La prédiction fut de tous points réalisée.

Sans doute Sainte-Beuve n'a pas établi la classification des esprits qu'il a pressentie, mais il en a donné l'idée et a commencé à faire des groupements, en disant lui-même : « Je m'applique à étudier la nature sous bien des formes vivantes. L'une de ces formes étudiée et connue, je passe à l'autre. Je ne suis pas un rhéteur se jouant aux surfaces et aux images, mais une espèce de naturaliste des esprits; tâchons de comprendre et de découvrir le plus de groupes possibles, en vue d'une science plus générale, qu'il appartiendra à d'autres d'organiser. » Ce sont les premiers pas de la psychologie médicale, c'est la phase d'observation presque pure et simple. Le reste viendra à son temps.

3. MÉTHODE

Sainte-Beuve avait certainement des qualités scien-

tifiques innées; M. Jules Levallois avance dans son livre[1] « qu'il lui avait été loisible, à la suite d'un concours, d'entrer le premier à l'Ecole polytechnique ». Nous n'avons pas pu obtenir confirmation de ce fait, mais M. Jules Troubat possède des cahiers entiers, ayant appartenu à son maître et remplis de mathématiques ou de physique. En tout cas son éducation lui a montré plus encore la valeur de la vérité, pour laquelle il eut un véritable culte : Son cachet portait le mot « Truth »; sa devise était : « Le vrai, le vrai seul[2] ».

« L'âme, l'inspiration de toute saine critique, dit-il, réside dans le sentiment et l'amour de la vérité ; entendre dire une chose fausse, entendre louer ou seulement lire un livre sophistique, une œuvre quelconque d'un art factice, cela fait mal ou blesse l'esprit sain, comme une fausse note pour une oreille délicate[3]. »

Il fut le sujet d'attaques souvent cruelles, mais jamais on n'a dit de lui qu'il avait prêché de faux préceptes, usé de faux documents, même dans son étude sur Chateaubriand et son groupe, qui lui valut tant d'ennemis. S'il avoue lui-même avoir aliéné « sa volonté et son jugement » et par le fait d'un charme, le plus puissant et le plus doux, ce n'est guère qu'en omettant des défauts ou en accentuant plus qu'elles ne le méritaient des qualités, qu'il pécha.

En tous cas, son travail opiniâtre et consciencieux, ses recherches scrupuleuses du vrai, son empressement à rectifier des erreurs, faciles à mettre sur le

[1] Jules Levallois, *Sainte-Beuve*.
[2] Sainte-Beuve, Sur Guizot, *N. L.*, IX.
[3] Sainte-Beuve, *P. C.*, p. 269.

compte des obligations littéraires, dénotent assez qu'il avait adopté comme sien l'esprit médical pur, qui ne défaille jamais dans le devoir, quoique sa responsabilité soit dépourvue de contrôle. Il disait à propos de son *Port-Royal* : « Je tombe, à l'aspect du bon à tirer, dans des scrupules infinis. Je veux tout vérifier, tout reconsulter, tout annoter..... »

Sainte-Beuve avait encore de commun avec le bon médecin son érudition étendue. En somme, il avait tout appris avec fruit : l'histoire, les sciences naturelles, la physiologie, les belles-lettres, la philosophie, et savait se servir à l'occasion de toutes ses acquisitions anciennes qui lui permettaient tout au moins de s'entourer pour ses œuvres d'une documentation infinie, où rien n'était puisé qui ne fût sérieusement vérifié : « Il faut en savoir trop sur chaque chose pour en savoir assez ». Lorsqu'il se décida à faire son domaine de la critique, après avoir délaissé bien à regret la poésie, ne prit-il pas la précaution de rechercher toutes les méthodes employées jusqu'alors et d'étudier l'un après l'autre Malesherbes, Bayle, Boileau, La Bruyère et La Rochefoucauld, Villemain et Nisard en l'espace de quelques mois.

De ses recherches, il déduit que la méthode scientifique est préférable ; il met aussitôt à la besogne sa curiosité et ses dons d'observateur, heureux d'avoir à s'appliquer à une documentation minutieuse et abondante : en science, le moindre détail a son importance.

Il appelle enfin à son secours ses souvenirsm édicaux, pour mieux pénétrer les replis cachés des cerveaux. Avec lui nous considérons donc désormais l'esprit

comme partie d'un organisme, dans sa constitution, dans ses fonctions, dans ses productions. Nous ferons du critique un travailleur indépendant, impartial, qui n'est d'aucune coterie, un physiologiste de laboratoire, qui met ses sujets en expérimentation et n'affirme que ce que ses sens ont pu déceler, sans qu'il puisse être contredit par aucun adversaire. Si la chose est possible, il ira jusqu'à faire venir ses sujets près de lui, comme Sainte-Beuve fit pour la princesse Mathilde, et l'observera dans toutes ses attitudes, provoquant les réactions, notant sur le vif les effets de véritables excitations.

On voit que, de la littérature proprement dite, le grand critique s'éloignait vers le domaine scientifique : la vie elle-même, le monde lui servait de véritable laboratoire : « J'en suis venu, disait-il, à considérer que, quoi que je fasse ou ne fasse pas, travaillant dans le cabinet à un ouvrage suivi, m'éparpillant aux articles, me dispersant au monde, laissant manger mes heures aux fâcheux, aux nécessiteux, aux rendez-vous, à la rue, n'importe à qui et à quoi, je ne cesse de faire une seule et même chose, de lire un seul et même livre, livre infini, perpétuel du monde et de la vie, que nul n'achève, que les plus sages déchiffrent à plus de pages ; je le lis donc à toutes les pages qui se présentent, à bâtons rompus, au rebours, qu'importe ? Je ne cesse de le continuer. Plus la bigarrure est grande et l'interruption fréquente, plus aussi j'avance dans ce livre dans lequel on n'est jamais qu'au milieu ; mais le profit, c'est de l'avoir lu ouvert à toutes sortes de lieux différents[1]. »

[1] Sainte-Beuve, Note de son *Journal intime*.

Si l'observation directe, de l'auteur au sujet, est impossible, si le psychologue n'a pas vécu dans le voisinage de son personnage, il va alors fouiller dans sa correspondance privée, là où il sait trouver le sujet débordant dans ses plaisirs et ses peines, ou bien il fait sur-le-champ une enquête discrète, sans pourtant remuer la boue trop noire, quoi qu'on en ait dit. S'agit-il d'auteurs ou d'hommes passés, il s'adresse à l'histoire, qu'au besoin il discute et contrôle.

Le « dossier » établi, l'analyse doit commencer, mais une analyse à la Condillac, qui consiste en un choix d'abord, puis en un groupement, une synthèse déjà.

Ainsi Sainte-Beuve se posait sur son sujet un certain nombre de questions dont on trouve les réponses à chacun de ses articles : « Que pensait-il en religion? comment était-il affecté du spectacle de la nature? comment se comportait-il sur l'article des femmes? quelle était sa manière journalière de vivre? Aucune des réponses à ces questions n'est indifférente pour juger l'auteur d'un livre et ce livre lui-même. »

C'est voir le sujet dans ses actes physiques et moraux, l'attitude qu'il prend devant les différentes nécessités de la vie, quels sentiments il met en jeu, et avec quelle force il les utilise. De là se dégage la faculté maîtresse, la note dominante, qui permet le rapprochement avec d'autres personnages déjà connus. Quelquefois même, la nouvelle observation entreprise est simplifiée, complétée par les études antérieures et le groupement des familles. Chez Sainte-Beuve, combien, par exemple, la connaissance sûre qu'il avait de Cha-

teaubriand l'aida à démêler la psychologie de Fontanes, qui a tant de points communs avec le premier.

Nous avons parlé d'observation, prononcé ce mot qui, chez nous, médecins, désigne un travail bien déterminé, la collection, pour ainsi dire, des signes relevés sur l'individu malade, ou suspect de maladie, suivant un plan déterminé. Ce plan est établi dans un but de simplification, de façon à ce que l'observateur ne laisse rien passer des points qui pourraient le guider dans son diagnostic. C'est qu'en effet Sainte-Beuve avait adopté la même méthode; nous ne voulons pas dire qu'il suivit toujours rigoureusement et dans un ordre constant le schéma qu'il s'était établi, de même que nous n'avons jamais eu l'intention d'affirmer qu'en médecine il fut toujours au courant des moindres détails de la clinique. Mais c'est déjà bien de trouver chez lui des témoins aussi vivants de son esprit scientifique et médical, malgré les obligations de goût et de forme que lui opposait son métier, littéraire après tout. Or voici, croyons-nous, le plan d'observation dont il usait pour mettre son personnage sur la table d'examen, pour faire son diagnostic, pour chercher sa dominante. Ce plan a été rapproché de celui du *Vade-Mecum*[1], il est curieux de remarquer qu'il lui est presque identique dans sa première partie, l'état-civil et les antécédents.

[1] Lacassagne et Thoinot, *Vade-Mecum du Médecin-expert*.

PLAN D'OBSERVATION D'APRÈS SAINTE-BEUVE

Nom
Etat civil.

1° ANTÉCÉDENTS ÉLOIGNÉS

La race.

2° ANTÉCÉDENTS DOMESTIQUES

Père
Mère
Frère et sœur
} Etat de santé.
Qualités psychiques.
Profession.

Séjour dans la famille. Enfance (lieu où elle s'est écoulée, climat, pays, habitants et leurs mœurs).
Milieu auprès duquel le sujet s'est développé.
Instruction :
Premières lectures, lectures préférées.
Premiers maîtres.
Récompenses obtenues, vie de collège.
Goûts particuliers.
Education.

3° ANTÉCÉDENTS PERSONNELS

A. *Physiques :*
Portrait.
Infirmité visible.
Attitude.
Maladies.

B. *Psychiques* (tirés à la fois de l'observation, de l'histoire, de la correspondance intime, de l'œuvre de l'individu) :
1° Sociétés dans lesquelles il a fréquenté ;
2° Idées religieuses : amour divin ;
3° Idées politiques et philosophiques : amour d'autrui ;
4° Son attitude envers les femmes : amour terrestre ;
5° Sa vie domestique : amour filial, matrimonial, paternel ;
6° Comment il se comporte devant la nature : poésie ;

7° Talents autres que littéraires ; sa profession antérieure ou concomitante :

8° Dominante (faculté maîtresse).

C. *Œuvre :*

Méthode : début littéraire, évolution de la manière.

Style.

Fond : évolution des idées.

Sa place en littérature.

MAINE DE BIRAN (C. L. XIII)

Né en 1766, à Périgueux.

1° *Père :* médecin à Bergerac ;

2° *Jeunesse :* « Qui ne dut jamais être ni très orageuse, ni très vive », même dans ses dissipations.

Garde du corps de Louis XVI, de 1785 à 1789.

Se retire dans son château du Périgord (cf. Montaigne).

Se livre à l'étude des mathématiques.

3° *Santé :* Santé délicate, « enclin à s'écouter et à se sentir vivre », « commença de bonne heure à noter les états successifs et pour ainsi parler les variations atmosphériques de son âme ».

a) Physique :

Portrait : Gracieux et élégant dans sa jeunesse.

Grand, mince, un peu penché, figure fatiguée et « dont la coloration elle-même était un indice de souffrance ».

b) Psychisme :

Nature : Sensible aux beautés de la nature : pleure du bonheur qu'il en ressent.

Société : S'éloigne du monde et vit retiré, sentant « que son organisation éloigne de la vie active et des affaires » et qu'il « est plutôt fait pour se replier au dedans ». S'occupe à s'analyser lui-même.

Triste et regrettant le sort qui lui est fait par sa constitution.

Idées philosophiques, évolution : D'abord tend à tout rapporter à l'état physique et à la machine ; se tourne ensuite vers une sorte de stoïcisme et finit par une espèce de déisme. Adversaire du gouvernement impérial.

Fonde un cercle philosophique, véritable « laboratoire de psychologie ».

Doué de la faculté de « l'aperception interne » à cause de sa constitution physique.

Vie domestique : Aime la vie domestique. Candeur, timidité, à cause des études abstraites auxquelles il se livre.

Dominante : Ce n'est pas un grand homme, c'est un incomplet, manque de facilité, d'inspiration. Ne trouve nulle part le repos, veut toujours plus.

c) Œuvre : « Son journal ressemble à un journal de fièvre morale, une longue fièvre de croissance. »

Mme SWETCHINE, NÉE Mlle SOYMONOF (N.L.H)

Née à Moscou, en 1782, morte à Paris, 1857.

1° C'était une dame russe.

2° « D'une famille distinguée, sans être très noble, et appartenant au vieux fonds moscovite. » Une jeune sœur, pour laquelle elle était une mère.

Intruction : « Dès sa jeunesse, ne lisait que la plume à la main et faisait d'abondants extraits de ses lectures » ; lisait le XVIIIe siècle.

a Physique :

3° *Portrait :* « Elle n'avait pas de beauté ; petite, les yeux légèrement discordants, la pointe du nez kalmouke, mais avec cela une physionomie qui exprimait la force de la vie et la pénétration de l'intelligence. »

Etat de santé : Délicat.

b) Psychisme :

1° *Société, milieu :* Connut beaucoup M. de Maistre, dont

elle fut une des filles spirituelles. Vint en France en 1816, à trente-quatre ans, et fut admise d'emblée et très prisée dans le grand monde de la Restauration ; eut pour dernier ami et exécuteur testamentaire M. Falloux (son portrait, ses caractères). Garda toute sa vie, comme amie, Mlle Roxandre, une Grecque (son portrait, ses caractères).

2° *Religion :* Avait un salon très fréquenté du monde catholique pratiquant (comparaison avec celui de Mme Récamier). Née dans la religion grecque orthodoxe, elle se convertit au catholicisme. Amour divin des plus ardents; très vertueuse.

3° *Idées philosophiques et politiques :* Métaphysicienne catholique : charitable par religion, inspirant le respect et la vénération.

4° *Amour terrestre :* Eut dans sa jeunesse une grande passion pour le comte de Strogonoff ; mariée, contre son gré, au général Swetchine, de vingt ans plus âgé qu'elle son portrait, ses caractères), restée sans enfant, elle reporte son affection ardente sur Dieu.

5° *Vie domestique :* Son salon ; respect pour son mari, protecteur encore plus qu'époux, etc.

6° *Dominante :* « Tourmenteuse d'elle-même ; faite pour un amour exalté, elle retourne son ardeur vers Dieu en donnant à ses sentiments quelque chose d'intérieur et d'autoritaire, faute d'un mari à sa convenance et parce qu'elle manque de beauté.

c) Œuvre : *Style :* « Alambiqué, subtil et curieux », etc.
Mme Swetchine semble être une mystique.

BERNARDIN DE SAINT-PIERRE (C. L. VI)

Né au Havre, le 19 janvier 1737. Mort en 1814, le 21 janvier.

1° Famille de Lorraine.

2° *Famille :* Qui aurait aimé à descendre de l'Eustache de Saint-Pierre, de Calais, et qui, en tout, avait plus de prétentions que de preuves.

Enfance : « Education très libre et irrégulière, très coupée, mais où la nature, l'Océan et la campagne tinrent du premier jour beaucoup de place. »

« Compatissant pour les animaux. »

Première lecture : *Robinson Crusoé.*

Rêvait d'une île solitaire. Ambitieux et irritable.

Physionomie noble et douce, de beaux yeux bleus et un sourire bienveillant.

a) Physique :

Portrait : « Beau, plein de séduction et généralement bien accueilli. »

Maladies : Maladie nerveuse en 1783-1784. Hallucinations, diplopie. Grande susceptibilité ; ambition et prétention. Idées de persécuté avant et après, surtout au moment où il voit fréquemment J.-J. Rousseau (misanthropie).

Société, première partie de sa vie (Avant sa crise nerveuse).

Voyage beaucoup ; est officier du génie en France, puis va en Russie, en Pologne, revient en France où il fréquente chez les Encyclopédistes, est nommé à l'île de France, etc., revient en France, entre en relation avec J.-J. Rousseau.

Deuxième partie : Après la crise se fixe dans son ermitage, vie heureuse, optimiste, euphorique. A ce moment écrit ses principaux ouvrages.

b) Psychisme :

Religion : Très « religieux de cœur, déiste de profession ».

Amour : « Amours du jeune officier d'aventure avec la belle princesse Miasnik, à Varsovie », pendant qu'il mène une vie somptueuse (fêtes, bals, etc.).

Vie domestique : Se marie à l'âge de cinquante-cinq ans, à Mlle Didot ; a deux enfants, Paul et Virginie ; devenu veuf, se remarie à soixante-trois ans, à Mlle de Pelleporc.

Nature : Amoureux de celle-ci, peintre de cette nature dans son œuvre.

Profession : Au début, officier du génie, puis écrivain.

c) Œuvres : *Style :* Clair, imagé.

Fond : Se ressent des caractères de l'auteur; on y retrouve les traces, l'influence de sa maladie, etc., poésie.

Nous avons cru bon de relever ces quelques observations, quoiqu'il eût mieux valu bien souvent transcrire le texte entier lui-même. Un médecin lirait, par exemple, l'article sur Théophile Gautier *(N. L.* VI) qu'il s'y croirait chez lui dès la première ligne. A notre grand regret, le temps et la place nous manquent ; d'ailleurs, notre désir a été surtout de montrer que non seulement Sainte-Beuve a examiné ses sujets avec la méthode qui est en usage chez les médecins, mais encore qu'il est possible de trouver dans son œuvre les éléments de psychologie médicale que les psychologues s'appliquent, à l'heure actuelle, à démêler chez les hommes éminents et la race humaine en général. Sainte-Beuve, nous l'avons vu, peut être pris non seulement comme un témoin digne de foi, dénué de tout soupçon, au moins à partir de ses *Lundis*, mais comme un témoin technique. Quant à son talent d'observateur, d'observateur psychologue, il est admis par tous et admirable. Nous reviendrons plus loin sur cette question.

Nous voudrions, avant de terminer ce chapitre de la méthode, examiner les objections qu'on a faites au critique, au médecin psychologue. On a reproché à Sainte-Beuve d'avoir voulu trop donner d'importance à sa méthode, alors que certainement, surtout pour les vivants, il avait été obligé à une certaine réserve : il n'aurait pas observé cette réserve, qu'il aurait non seulement commis des fautes de goût, qu'il tenait tant à

éviter, mais surtout qu'il aurait provoqué à tout coup un grand scandale auquel il n'aurait pas pu résister ; donc, conclut-on, il a été incomplet, pour ne pas dire éloigné, en maints endroits, de la vérité. Je crois que c'est là une idée fausse. D'abord Saint-Beuve ne craignait plus le scandale dès 1848 ; il s'en est assez clairement exprimé dans sa préface de *Chateaubriand et son groupe littéraire*. Pour lui, il fallait tout dire, non pas considérer les grands écrivains comme des demi-dieux infaillibles, mais dénoncer leurs mauvais côtés comme leurs qualités, dans un but de science. Peu importe le scandale, avant tout la vérité. Nous savons à quelles attaques notre auteur a dû faire face, lorsqu'il a donné au public son livre sur le maître romantique. Plus tard, Balzac n'a pas ménagé sa mauvaise humeur et s'est vengé acrimonieusement. Les exemples de ce genre sont multiples. Sainte-Beuve n'en a pas moins continué son métier, exposant les faits délicats avec tact, sous le couvert d'images ou d'expressions atténuées, mais les exposant tout de même, au point qu'à la fin de sa vie, ses idées furent respectées, sa manière aussi, et que bien des écrivains et des hommes, à qui il croyait avoir déplu, le remerciaient de les avoir ainsi fait valoir et décelés au public. Il faut avouer que la vérité physiologique, bien présentée, ne devrait pas blesser.

Un autre point sur lequel on a mis en défaut la méthode de Sainte-Beuve est sa limitation : certains critiques ont fait remarquer que les monographies de Sainte-Beuve mettaient uniquement en vedette l'individu et sacrifiaient trop l'ensemble des individus, ce

que l'individu devait à son milieu, à sa société, à son siècle. Sans doute, mais cependant les *Lundis* regorgent de mentions de ce genre : « c'est un esprit du XVIIIe siècle » ou « il est encore du XVIIe siecle », etc. Nous avons montré combien notre auteur donnait d'importance au milieu et aussi comment il rejoignait les différents temps les uns avec les autres et les différents genres littéraires entre eux. Son étude sur la poésie du XVIe siècle, poésie qu'il relie si justement avec le néoromantisme, ses recherches sur « le roman intime », la littérature familière, les correspondances, en sont des preuves. Mais il était évidemment obligé de mettre ces questions au second plan, car sa science était à son début : avant de généraliser, il fallait analyser : d'abord l'individu, dans la suite les groupes d'individus. La science lente, patiente, s'attardant au détail, au menu, n'est-elle pas la meilleure en ce cas ? C'est pour cette raison encore que Sainte-Beuve ne concluait pas facilement, n'étiquetait pour ainsi dire pas ses sujets : il savait qu'il fallait attendre. Il y a un peu de Charcot dans Sainte-Beuve, et nous sommes heureux de rapprocher ces deux noms, car ils ont plus d'une analogie, et, chacun dans son genre, ont laissé une trace qui peut compter.

En particulier, l'influence de Sainte-Beuve fut énorme, en littérature d'abord. Je ne serais pas éloigné de croire aussi qu'il eut une grande portée au point de vue médical. Mais enfin toute l'époque qui le suivit et la nôtre encore s'en souvient et, espérons-le, remarquera de plus en plus ce qu'elle doit au grand critique physiologique.

III. — INFLUENCE DE L'ŒUVRE

Sainte-Beuve savait bien qu'il avait agi profondément sur les esprits de son temps, qu'il avait bouleversé la conception traditionnelle de la critique littéraire et amené un nouveau mouvement qui ne demandait qu'à progresser. Il est certain que l'effet n'a pas été immédiat; lui-même, d'ailleurs, n'a pas conçu sa méthode du premier coup et, dans son évolution psychique, a vu aussi évoluer ses idées techniques, mais, vers les dix dernières années, il possédait bien son but : « ...Qu'y a-t-il de plus légitime que de profiter des notions qu'on a sous la main pour sortir définitivement d'une certaine admiration trop texuelle à la fois et trop abstraite et pour ne pas se contenter même d'une certaine description générale d'un siècle et d'une époque, mais pour serrer de plus près, — d'aussi près que possible, — l'analyse des caractères d'auteurs aussi bien que celle des productions? Il y a soixante ans qu'en France on a commencé d'entrer dans cette voie par le livre de Mme de Staël sur *la Littérature :* on a fait un pas de plus sous la Restauration, depuis 1824 surtout, et la création du *Globe*, qui n'a pas été sans influence sur les belles leçons de M. Villemain dans les années qui

ont suivi[1]... » Nous rapportons ces lignes pour bien montrer que Sainte-Beuve avouait sans crainte qu'il avait eu des prédécesseurs en littérature. Certains auteurs, sans doute pour diminuer un peu le grand critique, ont attaché une très grande importance à ces antécédents. Il est évident qu'à l'époque où cette nouvelle conception de la critique faisait son apparition, elle obéissait aussi à un besoin de la société, à une sorte de fièvre de connaître la vérité et de la voir fonder sur des faits positifs; le XVIIIe siècle lui-même avait été pour une grande part dans ce mouvement.

Mais Sainte-Beuve se distingue de ses précurseurs en ce qu'il comprend par où il faut attaquer la grande œuvre entreprise et qu'il la met véritablement sur le chantier, en commençant par l'a, b, c, par les premiers pas, par l'individu. C'est pour cela que, si l'idée générale d'une nouvelle méthode était conçue, Sainte-Beuve a au moins le mérite de l'avoir mise en application par le bon bout dans son domaine, bien plus, d'ailleurs, que ne l'ont fait, dans le leur, Balzac et Michelet, ses contemporains. Aussi son influence nous apparaît-elle plus grande entre toutes; il le sentait lui-même, sans, d'ailleurs, s'en vanter trop prétentieusement : « ...Aujourd'hui, on essaie de faire un pas de plus et, toutes les fois qu'on le peut, d'interroger directement, d'examiner l'individu-talent dans son éducation, dans sa culture, dans sa vie, dans ses origines.

« Je citerai parmi les écrivains qui ont marqué dans

[1] Sainte-Beuve, *Nouveaux Lundis*, IX : *Essai de critique naturelle*.

cette voie, chacun à sa manière et selon son procédé, M. Michelet, M. Renan, M. Taine, M. Eugène Véron (par des articles récents de la *Revue de l'Instruction publique*).... j'y suis entré moi-même depuis bien des années, et en affichant si peu d'intentions systématiques que beaucoup de mes lecteurs ou de mes critiques ont supposé que j'allais purement au hasard et selon ma fantaisie. Aujourd'hui, nous rencontrons dans cette même direction M. Deschanel[1]... »

On n'a pas assez remarqué, ou tout au moins souligné cette portée de l'œuvre de Sainte-Beuve; il s'en plaint un peu lui-même et à juste titre, croyons-nous. Renan, Taine, Brunetière lui-même, quoiqu'il s'en soit défendu, et, à plus forte raison, toute la critique moderne sont les élèves de Sainte-Beuve. Nous avons montré que Sainte-Beuve avait signalé toujours les effets de la société, du climat, du milieu, en un mot, sur l'homme. Taine s'en est tenu au cadre, au milieu, et lui a donné avec talent tout son développement, laissant l'individu, non pas parce que la tâche commencée était terminée, mais pour varier et percer; cependant, il employait la même méthode, obéissant aux mêmes idées. Brunetière lui-même, en examinant les genres littéraires dans leurs rapports, dans leurs luttes entre eux, dans leurs successions, fit, sans vouloir l'avouer, encore de la physiologie; il appliqua tout simplement la théorie de l'évolution.

Nous ne sommes pas là chez nous quoiqu'à l'heure actuelle, la littérature et la science mar-

[1] Sainte-Beuve, *N. L.*, t. IX: *Essai de critique naturelle.*

chent de pair, et bientôt se tendront la main et s'entr'aideront dans une même œuvre, vers un même but. Mais pour rester encore dans le domaine littéraire empruntons à Brunetière, qui constitue le meilleur juge : « ... Balzac et Sainte-Beuve, frères ennemis réconciliés dans le naturalisme, représentent peut-être le meilleur de l'héritage intellectuel que nous aura légué le XIXe siècle. C'est une manière nouvelle de concevoir l'homme et la vie, libérée de tout *a priori*, dégagée de toute métaphysique, ou plutôt c'est une méthode, une méthode complexe et subtile, comme les phénomènes eux-mêmes, qu'elle se propose d'étudier, une méthode concrète et positive, une méthode laborieuse et patiente, la méthode en deux mots dont le *Port-Royal* de l'un et la *Comédie humaine* de l'autre sont deux monuments destinés à durer aussi longtemps que la langue française ou plus longtemps peut-être, et une méthode enfin, dont il y a lieu de croire que les applications de jour en jour plus étendues et plus exactes, plus nombreuses et plus pénétrantes, nous feront donc entrer de jour en jour plus avant, comme l'espérait bien Balzac, dans la connaissance de l'homme et des lois de la société [1]. »

Pour en rester à Sainte-Beuve, sa manière nouvelle de concevoir l'homme et la vie est entrée, et je crois, un peu grâce à lui, dans la méthode médicale. S'il a emprunté à la médecine, Sainte-Beuve lui a donné, et il est curieux de constater qu'à l'heure actuelle et depuis quelques années seulement, les mé-

[1] Brunetière, *Revue des Deux Mondes*, 15 mars 1906 : Sur Balzac.

decins psychologues se sont attachés à perfectionner ses moyens d'investigation.

Aujourd'hui les médecins psychologues et les psychiatres s'attachent à l'analyse des phénomènes psychiques : les uns s'adressent aux animaux, même aux végétaux, les autres au genre humain dans ses différentes catégories : l'enfant, l'homme sain, normal, l'homme anormal ou malade, enfin, l'homme de talent ou de génie.

Il n'existe pas encore de méthode bien déterminée; toutes celles qui ont été mises en œuvre ont eu leur utilité, mais n'ont pas donné jusqu'ici une résultante définitive, admise de tous. Pourtant on peut tenter à l'heure actuelle une synthèse de toutes les méthodes connues : c'est cette synthèse que nous avons vu mettre en usage au Laboratoire de médecine légale.

Elle se compose : 1° de l'enquête, 2° de l'observation directe; 3° elle est complétée par l'auto-analyse, l'auto-observation de l'observateur.

L'enquête, s'il s'agit d'un individu vivant, est menée dans la société, dans les lieux où le sujet a fréquenté, près des personnages qui l'ont approché; on recueille surtout les actes auxquels il s'est livré et l'on déduit le plus souvent l'état mental de ces actes et de leurs caractères. L'attitude habituelle du sujet, sa manière de vivre ont aussi leur importance.

S'il s'agit d'un mort, et plus particulièrement d'un personnage d'élite, l'histoire, la biographie de l'individu donne les renseignements les plus nombreux; il s'agit de s'assurer de leur valeur. On pourra attacher aussi ses recherches sur l'autobiographie de l'individu.

sur son œuvre quand il a écrit, et plus particulièrement sur son journal intime, sa correspondance privée et tout document de même ordre. Les documents historiques et les écrits sont les seuls moyens d'investigation que nous ayons à notre disposition quand nous voulons observer les personnages passés.

L'observation directe s'adressera : d'une part, aux signes physiques ; d'autre part, aux signes psychiques ; il va sans dire que les maladies organiques, les tares physiques, le portrait, l'attitude physique, l'anthropométrie enfin sont indispensables à connaître ; l'anthropométrie tend de plus en plus à prendre de l'importance aujourd'hui ; M. le professeur agrégé Etienne Martin a prouvé que ses données pouvaient attirer l'attention sur l'état mental ; elles constituent de véritables « tests », qui ont une valeur positive, ceux-là.

L'observation directe portant sur les signes psychiques ont une portée plus contestable ; ici nous sommes amené à parler des fameux « mental tests » mis en honneur surtout par l'Ecole d'Alfred Binet ; cette méthode, rendue attrayante par l'espoir de sécurité qu'elle offrait, a eu son heure de célébrité, mais nous la croyons bien tombée. Il est certain que l'examen d'un sujet, peu informé de ce qu'on veut de lui, subissant les expériences auxquelles on le soumet avec plus ou moins de bonne volonté et de sérieux, est difficile à adopter. Sainte-Beuve cependant a fait de la psychologie expérimentale : Lorsqu'il rencontrait ses personnages dans les salons, dans la rue, ou qu'il les faisait poser chez lui, discrètement il amenait la conversation sur les sujets où son interlocuteur brillait, l'ai-

guillonnant par les questions qui le touchaient le plus, le confessant, le mettant en confiance, lui retirant toute résistance : le malade examiné prenait intérêt à l'examen, sans se douter qu'il y était soumis. Sans doute Sainte-Beuve opérait autant en poète qu'en psychologue, mais sa méthode a été retenue et mérite d'être cultivée.

Reste enfin l'étude psychique de l'individu par lui-même, l'autobiographie qui a d'autant plus de valeur qu'elle est pratiquée par des personnages instruits et dont l'état mental les pousse à s'analyser minutieusement. Cette auto-analyse nous semble absolument nécessaire, puisque tout observateur tend à ramener à lui-même ce qui lui apparaît chez les autres, et que par conséquent il sera d'autant mieux armé qu'il se connaîtra plus profondément.

Eh bien ! Sainte-Beuve a fait tout cela : non seulement il s'est observé lui-même avec minutie, mais il a usé de l'observation directe envers les vivants, de l'enquête historique et de l'étude des œuvres envers les morts. Il s'est limité sans doute à l'homme-talent, mais l'étude de cette catégorie est aussi nécessaire que celle des autres, et d'ailleurs n'implique pas nécessairement que les caractères des hommes supérieurs ne sont pas identiques à ceux du vulgaire. Certes on trouve dans cette classe du genre humain un développement plus grand de certaines qualités ou même de certains défauts ; l'équilibre intellectuel chez eux semble rompu. Mais ce qui importe dans la psychologie médicale, ce n'est pas tant la quantité des éléments, que la constance de certaines combinaisons d'éléments ; ces combi-

naisons semblent possibles à constater chez les personnages d'élite comme chez le commun des mortels, et ne paraissent pas différer d'une classe à l'autre.

Ce sujet mériterait tout un développement que nous ne sommes pas qualifié pour lui donner.

Nous voulons surtout en terminant, insister sur ce fait que Sainte-Beuve, un des premiers ou peut-être le premier, comme psychologue médical, a utilisé les méthodes actuellement en honneur. Il a multiplié de plus les observations, et son œuvre est un puits intarissable de monographies, de psychographies, diraient les psychologues, où le médecin de l'esprit, aujourd'hui en mal d'un grand nombre d'observations, peut aller puiser; il suffirait de compléter quelquefois, de redresser quelques points ayant trait à l'organisation physique, d'étiqueter, si possibilité est, ce qui est encore rare.

Les recherches de ce genre semblent appelées à un grand avenir : elles ont déjà fait leurs preuves non seulement chez Sainte-Beuve, mais dans le monde des médecins et psychologues modernes : chez Binet et Passy, et surtout dans les *Archives* de Lacassagne et dans les thèses de son Laboratoire[1]. C'est par cette

[1] Loygue, *Étude médico-psychologique sur Dostoïewsky*, 1903. — Paitre, *Diderot biologiste*, 1904. — Guillois, *Étude médico-psychologique sur Olympe de Gouges*, 1904. — Vieille, *État mental de Beethoven*, 1905. — Petit, *Étude psychologique sur Edgard Poë*, 1905. — Létang, *Gall et son œuvre*, 1905. — Courbon, *Étude psychiatrique sur Benvenuto Cellini*, 1906. — Odinot, *Étude psychologique sur Alfred de Musset*, 1906. — Barbier, *Étude médico-psychologique sur Gérard de Nerval*, 1907. — Delacroix, *Montaigne malade et médecin*, 1907. — De Lavergne, *Du caractère médical de l'œuvre de La*

méthode, se limitant le plus longtemps qu'il sera nécessaire à l'analyse avant de conclure, que le médecin arrivera à la conception d'une pédagogie, d'une morale en rapport avec les besoins physiologiques de l'humanité : le médecin moderne est ainsi devenu l'hygiéniste de l'esprit comme il en est le thérapeute.

Sainte-Beuve lui-même disait : « Mon esprit va tout naturellement à moraliser sur toutes choses[1] ». Et Sainte-Beuve a fait dans son œuvre beaucoup de morale, beaucoup de pédagogie, toute une philosophie, qu'il ne tiendrait qu'à un érudit de rechercher. C'est pour toutes ces raisons que les *Lundis* sont devenus et deviendront de plus en plus les livres de chevet du médecin, comme le sont aussi les *Essais* de Montaigne. Montaigne et Sainte-Beuve sont deux grands médecins.

Mettrie, 1907. — Guerrier, *Étude médico-psychologique sur Thomas de Quincey*, 1907. — Demerliac, *Étude sur Hoffmann*, 1908.

[1] Sainte-Beuve, *Volupté*, p. 110.

[illegible]

CONCLUSIONS

Sainte-Beuve était de tempérament arthritique : l'étude de la biographie et de l'œuvre de cet écrivain nous en fournissent les preuves.

I. — En effet, nous avons relevé comme signes physiques de la diathèse l'obésité, la calvitie précoce, l'herpès fréquent. A la fin de sa vie, Sainte-Beuve souffrit de rhumatismes, d'accès de goutte, de lithiase rénale, de calculs vésicaux, tous signes qui confirment le diagnostic.

Aux symptômes organiques se joint tout le cortège psychique qui caractérise la psychologie des arthritiques savoir : le développement accentué de l'instinct sexuel, la tristesse, l'inquiétude et surtout cette tendance à analyser minutieusement toutes leurs sensations, tous leurs sentiments, et, par surcroît, ceux des autres.

II. — D'autre part Sainte-Beuve avait fait des études philosophiques et médicales qui l'avaient encore pénétré de la connaissance de l'homme, au point de vue psychique et physique.

III. — Il en résulte que l'œuvre de Sainte-Beuve est d'un bout à l'autre une étude du genre humain, et plus particulièrement des personnages d'élite soumis aux moyens d'investigation utilisés par les médecins modernes. Sainte-Beuve a transformé la critique littéraire en une partie de la psychologie médicale.

BIBLIOGRAPHIE

ALLART DE MÉRITENS (Mme), *Lettres inédites à Sainte-Beuve* (publiées par L. Séché).

BALLET (Dr G.), *Traité de Pathologie mentale.*

BINET (A.), *L'année psychologique.*

BORDEAUX (H.), *Les vies intimes.*

— *Les pèlerinages littéraires.*

BOUCHARD (Dr), *Traité des maladies par ralentissement de la nutrition* (1885).

— *Leçons sur les auto-intoxications dans les maladies* (1887).

BOURGET (P.), *Etudes et Portraits*, Sainte-Beuve poète (1906).

BRUNETIÈRE, *Evolution des genres en littérature* (ch. VIII).

CABANÈS (Dr), *Chronique Médicale.*

CABANIS (Dr), *Rapports du Physique et du Moral* (1802).

DESCHANEL (E.), *La physiologie des écrivains et des artistes* (1864).

FAGUET (E.), *Politiques et Moralistes du* XIXe *siècle* (1900).

FLEURY (Dr M. DE), *La médecine de l'esprit.*

GRAPPE (G.), *Le jardin de Sainte-Beuve.*

HAUSSONVILLE (Vicomte D'), *C.-A. Sainte-Beuve, sa vie et ses œuvres* (1875).

Journal des Débats, Le livre d'or de Sainte-Beuve (1904).

LACASSAGNE (Dr), *Archives d'Anthropologie criminelle* (1886-1911).

LACASSAGNE et THOINOT (Drs), *Vade-mecum du médecin expert* (1911).

LACROIX (O.), *Quelques maîtres étrangers et français, Sainte-Beuve.*

LEMAITRE (J.), *Les péchés de Sainte-Beuve* (Société de Conférences).

LEMOINE et HUYGHES (Drs), L'arthritisme dans ses rapports avec le nervosisme (*Gaz. Méd.*, 1891).

LÉTANG (Dr), *Gall et son œuvre* (thèse du laboratoire).

LEVALLOIS (J.), *Sainte-Beuve* (1872).

LOYGUE (Dr), *Etude médico-psychologique sur Dostoïewski* (thèse du laboratoire).

MARIE (Dr A.), *Traité international de Psychologie pathologique.*

MICHAUT (G.), *Sainte-Beuve avant les « Lundis »* (1903).

— *Etude sur Sainte-Beuve* (1905).

MORAND (F.), *Les jeunes années de Sainte-Beuve* (1872).

MOREAU DE TOURS, *Le génie et la folie* (1843).

PONS (J.-A.), *Sainte-Beuve et ses inconnues* (1879).

RÉGIS (Dr), Etude médicale sur J.-J. Rousseau (*Chronique Médicale*, 1900).

— *La neurasthénie et l'artériosclérose* (1895).

RITTER (E.), Sainte-Beuve. Recherches généalogiques (*Bulletin de l'Institut genevois*, 1907).

SAINTE-BEUVE :

Poésies : *Poésies complètes* (1879).

— *Livre d'amour* (1843).

Roman : *Volupté.*

Histoire : *Tableau historique et critique de la poésie française et du théâtre français au XVIe siècle* (1876).

Port-Royal, 7 vol. (1900).

Monographies : *Etude sur Virgile* (1870).

Chateaubriand et son groupe littéraire sous l'empire (1873).

— *Le général Jomini* (1869).

— *Mme Desbordes-Valmore, sa vie, sa correspondance* (1870).

Monographies : *M. de Talleyrand* (1870).
P.-G. Proudhon, sa vie, sa correspondance (1872).
Critique : *Portraits littéraires*, 3 vol.
— *Portraits de femmes.*
— *Portraits contemporains*, 5 vol.
— *Causeries du Lundi*, 15 vol.
— *Nouveaux Lundis*, 13 vol.
— *Souvenirs et indiscrétions. Le dîner du Vendredi Saint.*
— *Premiers lundis*, 3 vol.
— *Les cahiers de Sainte-Beuve.*
— *Chroniques parisiennes.*
Correspondance : *Correspondance de C.-A Sainte-Beuve*, 2 vol.
— *Nouvelle correspondance de C.-A. Sainte-Beuve* publiée par J. Troubat).
Lettres inédites de Sainte-Beuve à Collombet (publiées par Latreille et Roustan).
Correspondance inédite de Sainte-Beuve avec M. et Mme Just Olivier (publiée par Mme Bertrand).

Séché (L.), *Etudes d'histoire romantique. Sainte-Beuve* 2 vol. (1904).

Spœlberch de Lovenjoul (Vicomte), *Sainte-Beuve inconnu* (1900).

Taine, *Derniers essais de critique et d'histoire* (1894).

Toulouse (Dr), *Emile Zola. Enquête médico-psychologique sur les rapports de la supériorité intellectuelle avec la névropathie* (1896).

Troubat (J.), *Souvenirs du dernier secrétaire de Sainte-Beuve* (1890).
— *Essais critiques* (1902).
— Sainte-Beuve intime et familier (*Revue Bleue*, 1903).
— *Notes et pensées.*

Vattier (G.), *Sainte-Beuve. Portrait littéraire* (1892).

TABLE DES MATIÈRES

Introduction 1

I. — L'HOMME 7

1° *Antécédents. — Jeunesse.* 7

Antécédents héréditaires. 7

Enfance 9

Instruction 12

Psychisme 15

2° *Age viril* 16

Sainte-Beuve dans la société. 17

Psychisme 21

Trait dominant 30

Etat de l'organisme 32

3° *L'Age mur* 38

Sainte-Beuve chez lui et dans la société . . . 40

Psychisme 41

Indépendance. Pure intelligence 46

Organisme 49

Observation 52

II. — L'OEUVRE 55

1° *Origines philosophiques et médicales* 55

2° *Conceptions médicales* 64

3° *Méthode* 76

III. — INFLUENCE DE L'ŒUVRE 91

Conclusions 101

Bibliographie 103

Lyon. — Imprimerie A. Rey, 4, rue Gentil. — 60026

449

1577 6

La Bibliothèque
Université d'Ottawa
Échéance

The Library
University of Ottawa
Date due

CE

a39003 002385408b

CE PQ 2391
.Z5V6 1911
COO VOIZARD, FRA SAINTE-BEUVE
ACC# 1226641